



MONUMENT D'HENRI REGNAULT, par CHAPU



## HENRI REGNAULT

**H**ENRI Régnault naquit à Paris, en 1843. Dès l'âge le plus tendre il manifesta des dispositions remarquables pour tous les arts. A huit ans, il modelait en argile un cheval qui aurait fait honneur à un animalier déjà célèbre. On raconte qu'au Lycée Henri IV où il faisait ses études, M. Duruy ayant donné, un jour, pour sujet de composition la mort de Vitellius, le jeune Régnault, inspiré par ce thème pathétique, prit la plume avec une ardeur inaccoutumée; mais au lieu de s'en servir pour aligner des phrases banales et des lieux communs, il se mit à couvrir la grande page blanche qui était devant lui, d'une composition vivante et colorée, plus expressive et plus éloquente que toutes les descriptions littéraires. Il attrapa, pour cette frasque, un bon pensum. M. Duruy trouverait aujourd'hui un bon prix pour cette " pochade " ... s'il ne l'a pas jetée au panier.

Aussitôt qu'il put échanger sa plume pour la boîte à couleurs, Régnault se présenta à l'Ecole des Beaux-Arts. Dès la première heure il s'affirma pour un " violent " et effaroucha ses professeurs par la fougue de ses improvi-



HENRI REGNAULT

sations. Il n'e comprenait pas l'art autrement que secoué par l'idée tragique; inutile d'ajouter que Géricault et Delacroix étaient ses dieux préférés. Il dut s'y prendre à trois fois pour décrocher le prix de Rome. Il avait alors vingt-trois ans.

Ceux qui avaient remarqué l'avènement de ce jeune talent, inquiets de sa facilité extraordinaire à produire, se demandaient s'il n'abuserait pas de ses précieuses qualités pour chercher les succès tapageurs et se contenter des triomphes bruyants qu'on obtient le plus souvent par escalade et effraction. Leurs craintes étaient vaines; car ils ont pu se convaincre, par l'exposition posthume qu'on fit de ses œuvres, que cette prétendue facilité n'était que le résultat d'une longue série d'études préliminaires, d'esquisses consciencieusement exécutées et que s'il y avait "surprise", ce n'était que pour le public qui voit l'effet sans connaître les causes qui l'ont déterminé.

Régnauld était peintre dans toute la force du terme. Il commençait ses tableaux à l'emporte-pièce, avec une ardeur fiévreuse, un enthousiasme admirable; mais bientôt le doute s'infiltrait dans son esprit et l'anxiété de l'effort amenait le découragement; alors il reprenait son dessin, il effaçait tout ce qu'il avait fait et recourait au modèle. Et c'est ainsi que ses tableaux, où tout semble jailli de source, spontanément et sans effort, lui demandaient de patientes études et d'innombrables reprises.

D'ailleurs Régnauld ne s'explique pas tout entier par le petit nombre de toiles qu'il a laissées, il faut encore lire les lettres qu'il écrivait dans sa petite chambre de la Villa Médicis, où sous la chaude lumière du soleil d'Espagne et du Maroc. Elles abondent en mots saillants, en fusées spirituelles; elles débordent d'admiration, d'enthousiasme et de verve, le tout entremêlé d'argot d'atelier et de persiflage amusant.

Parti de Paris avec des idées toutes faites, il arriva à Rome déterminé à travailler ferme pour conquérir la re-

nommée. Tout ce qu'il voit, l'éblouit, l'enivre, l'écrase à ce point qu'il doute de son talent et désespère du succès. Ce fut bien pis quand il se trouva en présence de Michel-Ange; il resta anéanti devant la "Merveille des merveilles", le "Jugement dernier" de la chapelle Sixtine. Pour exprimer sa stupéfaction, il se sert, dans ses lettres, des expressions les plus ardentes et des plus énormes hyperboles: "Ce plafond est monstrueux de beauté colossale. C'est un vrai cauchemar. En tombant du cinquième, on ne se ferait pas plus de mal; c'est trop beau!" Ailleurs, il ajoute: "Je suis broyé. Ce géant de Michel-Ange m'a laissé à demi-mort: c'est un coup de foudre que ce plafond... Je n'ai pas ressenti, après cette visite-là, cet entrain, cette verve que vous donnent généralement les maîtres lorsqu'on a causé avec eux."

Cet accablement, effet ordinaire d'un trop grand enthousiasme, lui rendait le travail impossible, odieux. "Que voulez-vous qu'on fasse, écrivait-il à ses parents, quand de but en blanc, on se trouve en face de ce formidable géant de la chapelle Sixtine? Que peut-on oser devant lui, quand, à chaque visite, on est écrasé sous un double sentiment d'étonnement et d'admiration tellement étrange qu'on se demande si ce n'est pas de la peur? Pour moi, Michel-Ange est un dieu auquel on n'ose pas toucher; on craindrait qu'il n'en sortît du feu."

Malgré la hantise du colosse florentin, ce séjour à Rome fut salubre à Régnault en cela qu'il le rendit plus timide en face de l'idéal et lui enleva cette superbe confiance qui a été l'écueil de tant d'esprits supérieurs. Il était cependant à craindre que cette obsession finît par dessécher son talent et par le faire dévier de sa voie. Heureusement, en 1868, il entreprit un long voyage en Espagne et il oublia bientôt toutes les lassitudes et les désenchantements de son séjour à Rome. Dans ce pays de rêve, il retrouva sa verve et son enthousiasme; grisé par le soleil, par la pureté du ciel et la beauté des paysages, il lui semble main-

tenant que "Rome n'était éclairée que par une veilleuse". Les grands maîtres de l'école espagnole, au lieu de le dé-



. SALOMÉ.

courager, l'exhortent au travail. Il voudrait "manger" du Vélasquez et pour rattraper le temps perdu, il court les rues, les cabarets, les camps de gitanos, les musées et les églises, remplissant ses albums de croquis admirables et notant ses impressions par trois coups de crayon qui suffisent à rendre le mouvement et la vie. Il est "au paradis" dans cette Espagne si belle "que c'est à devenir fou." Mais bientôt, cette lumière magnifique ne lui suffit plus, il aspire à voir l'O-

rient... et le voilà parti pour le Maroc.

En 1870, il exposa la "Salomé". Du coup il dépassa les coloristes les plus audacieux de l'école moderne et laissa loin derrière lui Delacroix lui-même. "Cette prétendue Salomé, écrit M. Fournel, n'est qu'une bohémienne à la figure sauvage, souriant au spectateur sous l'ébouriffement de son épaisse tignasse noire; une gitana effrontée, une

moricaude, du type le plus énergiquement et le plus volontairement trivial, saisie dans toute sa vie robuste et jetée



Exécution sous les rois maures.

sur la toile avec une brutalité très savante et très calculée. Le jeune artiste s'est complu à multiplier autour de lui les casse-cou, pour faire étalage de sa force et de son adresse. Il a pris pour fond une draperie rutilante, qui devait absorber et éteindre la figure, et sur cette figure, sous ses pieds comme derrière sa tête, il a multiplié les étoffes splendides, les tapis aux couleurs éclatantes, les jupes lamées d'or... Avec une étonnante crânerie de palette, il a su enlever lumière sur lumière, l'or de la jupe sur l'or du fond, les tons clairs, mais froids, du buste et de la physionomie, sur les tons clairs, mais chauds, de la draperie jaune. Tout cela hurle à plein gosier, mais tout cela est d'accord."

C'est dans ces tours de force incroyable que Régnault se sent à l'aise; il a la palette d'un magicien et il fait des miracles; avec trois taches — une tache rouge, une tache blanche et une tache noire — il fait un tableau. N'est-ce pas ainsi qu'il s'y est pris pour son "Exécution sous les rois maures"? Au fond, la blanche et fulgurante façade de l'Alhambra avec les dentelles de ses galeries et les filigranes d'or de sa décoration orientale. Debout sur les marches d'un escalier

de marbre se tient le bourreau, drapé dans une longue tunique blanche, essuyant d'un geste tranquille son sabre rouge de sang; un cadavre décapité est à ses pieds. La tête a roulé au bas de l'escalier et grimace dans une marre de sang noir. C'est tout le tableau et cela impressionne au delà de toute expression. Le talent magique de Régnault est tout entier dans ce tableau: l'exubérance de son tempérament de feu, la clarté de sa vision, l'éclat de son pinceau et la fougue de l'exécution. C'était un effort magnifique: ce fut le dernier.

La guerre venait d'éclater avec ses revers cruels. Régnault, vivement frappé des malheurs de la patrie, accourut sous les drapeaux: une balle prussienne le couchait sur le champ boueux de Buzenval.

Il n'avait que vingt-neuf ans. La France avait à pleurer tant de deuils qu'elle ne sentit pas tout d'abord le prix de la perte irréparable qu'elle venait de faire en la personne de cet artiste qui avait donné de si belles promesses et qui s'annonçait comme un penseur profond et un virtuose comparable aux grands maîtres du passé. Quelle influence ce génie brûlant aurait-il exercée sur les destinées de l'école française? Qui pourrait le dire? Mais ce que personne ne met en doute, c'est qu'Henri Régnault était de la pâte de ces conquérants qui prennent d'assaut la gloire et que sa mort prématurée inspira les regrets d'un beau talent fauché avant de s'épanouir.

Dans la charmante petite cour du Mûrier, dans ce jardin discret, plein de verdure, d'ombre et de silence, au bout de l'élégant portique de l'Ecole des Beaux-Arts, un beau monument a été érigé pour rappeler sa mémoire et redire l'histoire de sa fin glorieuse. Barrias a sculpté le buste du bouillant coloriste et sur le piédestal, Chapu plaça cette admirable figure de la jeunesse, gémissante sous ses longs voiles, tendant au jeune maître le rameau historique, symbole de l'immortalité.

*Jean-B. Lagacé.*



# ETUDE CRITIQUE <sup>(1)</sup>

DU LIVRE D'E. DEMOLINS :

“ A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons ? ”

## I

**L**L n'est pas étonnant que le livre d'E. Demolins ait eu en France tant de retentissement: c'était l'œuvre d'un homme aussi sérieux que hardi, qui proclamait indirectement l'infériorité française en affirmant la supériorité anglo-saxonne, et qui visait à une transformation radicale du tempérament français.

Et pourtant, ce livre doit offrir plus d'intérêt encore à nous, Français du Canada, puisque nous vivons sous le même toit que les Anglo-Saxons, et que l'avenir de notre race dépendra en grande partie de nos relations avec eux; tandis que nous, nous rêvons de grandir à côté d'eux, en restant intégralement ce que nous sommes, eux ils se moquent de nos rêves, ils s'en moquent ici, et aussi en Angleterre où l'on ne peut comprendre notre attachement à notre langue, — ils comptent que sous l'invasion graduelle de leurs tendances, de leurs méthodes, nous nous effacerons en définitive dans la physionomie tout anglaise de ce pays. Déjà l'élite des nôtres par la fortune n'a-t-elle pas trop souvent un engouement étrange pour tout ce qui est anglo-saxon?

---

(1) Cette Etude a été donnée d'abord sous forme de Conférence à l'Université Laval (20 janvier 1904); en la publiant ici sous forme d'article, on l'a dépouillée non seulement de sa tournure oratoire, mais encore de tout ce qui n'est qu'accessoire à la preuve.

Si nous voulons résister à cette invasion, nous avons besoin de connaître à fond la race anglo-saxonne, de bien juger son idéal et ses aptitudes, pour nous en défendre autant que pour en profiter. Dans ce but, je crois utile de présenter à mes compatriotes une étude critique du livre de Demolins; ayant vécu longtemps aux Etats-Unis puis en Angleterre, j'ai pu étudier sur le vif l'âme anglo-saxonne; et, si je dois dire qu'elle m'inspire beaucoup plus d'estime que de sympathie, je voudrais du moins en cet article ne pas manquer de justice à son égard. Pour prévenir toute impression fâcheuse, je prie mes lecteurs de bien remarquer que je ne veux exposer ni les qualités ni les défauts des Anglo-Saxons; je veux uniquement faire saisir leur tempérament, leur tournure d'esprit, leurs aptitudes innées, ce qui fait leur succès dans le monde, — et je veux le faire juste assez pour montrer si M. Demolins a raison de nous les proposer comme modèles. Après une rapide analyse du livre, voyons ce qu'il faut penser de sa thèse, de ses preuves, de ses conclusions.

## II

Le plan du livre est tout facile à saisir: l'auteur part de ce qui à ses yeux est un *fait*, et ce fait qui est la supériorité des Anglo-Saxons, il l'affirme dans le titre et surtout dans la préface de son ouvrage. Puis il expose les *causes* de ce fait, il les groupe en trois catégories qui forment les trois livres du volume: l'école, la vie privée, la vie publique.

Dans l'école, ce qui le frappe le plus, c'est la culture de l'initiative personnelle, qui fait que l'on compte sur soi-même pour son avenir, et non pas sur sa famille ni sur l'Etat — comme en France, où, paraît-il, le rêve de tous les parents c'est que leurs fils soient fonctionnaires; — c'est ensuite l'éducation éminemment pratique, qui, contraire-

ment à celle d'Allemagne et de France, néglige le grec et le latin pour donner plus aux langues modernes: c'est enfin la culture physique, la culture du corps et des muscles.

Dans la vie privée — contrairement au système français qui donne une dot à chacun des enfants de la famille, et qui cause la grande plaie de la diminution de la natalité, le système anglais est de ne pas doter les enfants, mais de les laisser chacun à son initiative privée. Puis, contrairement à la manie des grandes familles françaises de convertir toutes leurs propriétés en valeur mobilière, et de négliger ainsi l'industrie et l'agriculture pour se risquer dans la spéculation, — les grandes familles anglaises ne mettent en argent et ne risquent qu'une partie de leur fortune. Ensuite, chacun rêve de se développer, de s'élever par soi-même; la vraie aristocratie anglo-saxonne, ce n'est pas la vieille noblesse officielle, qui n'est qu'un pur ornement d'origine normande, c'est la "gentry", la gentilhommerie campagnarde, à laquelle aspirent les vrais Anglo-Saxons. Enfin le foyer pour l'Anglo-Saxon, ce n'est pas quelque chose de matériel, comme pour le Français, c'est quelque chose de moral, c'est le confort même et l'embellissement du "home"; de là vient que le Français n'aime pas à changer de foyer, tandis que l'Anglo-Saxon en change facilement, et en améliorant sa demeure s'élève en dignité.

Dans la vie publique, le personnel politique, la Chambre des Communes en Angleterre ne se compose pas surtout d'avocats comme en France, mais d'agriculteurs: ce qui favorise les intérêts matériels du pays. Puis, les fonctions de l'Etat sont beaucoup moins recherchées chez les Anglo-Saxons que chez les autres peuples; au lieu de compter sur l'Etat, chacun compte sur soi-même; de là vient que le socialisme, qui a germé en Allemagne et pris racine partout ailleurs, ne peut s'implanter en Angleterre ni aux Etats-Unis.

Ecole, vie privée, vie publique, voilà donc les trois grands moules superposés d'où sort cette puissante et envahissante race anglo-saxonne; et en dessous de ces trois causes M. Demolins tout le long de son livre en signale une autre plus profonde: c'est que désormais les races à système communautaire, c'est-à-dire chez lesquelles l'individu compte avant tout sur sa famille et sur l'Etat, ont fini leur rôle; et la prépondérance va appartenir aux races à système particulariste, chez lesquelles l'individu compte sur lui-même dans la lutte pour la vie; c'est cette idée qui soutient la trame du livre, et en fournit les derniers chapitres, où l'auteur s'efforce de montrer que la vraie conception de la patrie et de la solidarité, c'est la conception anglo-saxonne; que, pour le relèvement de leur pays, au lieu de compter sur l'action morale les Français doivent adopter en tout le système anglo-saxon: c'est là le vœu suprême de l'auteur.

### III

Et maintenant, que répondre à M. Demolins? — Puisqu'il part d'un fait, en expose les causes et en tire une conclusion, demandons-nous: d'abord jusqu'où peut-on admettre ce fait? puis, si l'auteur en a saisi les vraies causes, et sinon, quelles sont ces causes? enfin, jusqu'où peut-on admettre la conclusion du livre?

1° Le fait pour M. Demolins, c'est la supériorité des Anglo-Saxons.

Tout d'abord, remarquons qu'il ne s'agit pas de la prépondérance de l'Angleterre; il s'agit de toute une race qui n'est pas renfermée dans les limites d'une île brumeuse mais qui s'est répandue dans le monde entier. Ceci nous rappelle le phénomène si intéressant qui nous fait présager ce que sera l'histoire de demain, je veux dire le réveil des races; autrefois c'était pays contre pays qui entraît

dans l'arène, aujourd'hui c'est race contre race, sang contre sang; ce phénomène s'est manifesté récemment chez les nations espagnoles de l'Amérique du Sud, qui se sont rapprochées de leur ancienne mère patrie écrasée par les Etats-Unis; il se manifeste encore dans le retour visible de l'Italie vers la France, sa sœur par le sang latin; dans le déchirement croissant de l'Autriche entre les deux races, slave et teutonique, qui luttent dans son sein; dans les efforts de l'Angleterre pour gagner l'amitié des Etats-Unis en leur rappelant la communauté du sang anglo-saxon, en leur sacrifiant même des lambeaux de l'Alaska. Ce phénomène, je le signale ici comme l'aube d'une grande espérance: si telle vieille nation baisse dans le monde, si telle jeune nation ne monte jamais au premier rang, ne désespérons pas: cette nation se groupera moralement avec ses sœurs de même race, elle remontera dans la gloire commune de sa grande famille par le sang. M. Demolins a donc bien saisi le phénomène moderne des races en nous parlant plutôt des Anglo-Saxons que de l'Angleterre; et puis, il nous permet d'étudier la race anglo-saxon partout où elle se trouve, aux Etats-Unis et même au Canada.

Mais a-t-il raison d'affirmer sans restriction la supériorité de la race anglo-saxonne? jusqu'où peut-on admettre cette supériorité?... Je soupçonne qu'en donnant ce titre à son livre il a voulu piquer la curiosité de ses compatriotes; mais, je le crains, il a plutôt blessé leur amour-propre national, et par là les a prédisposés à mal juger son ouvrage, et à rejeter ses conclusions. Il est toujours fort délicat d'affirmer la supériorité d'une race. Et d'ailleurs, quelle est donc cette supériorité des Anglo-Saxons?...

Cherchez dans le domaine intellectuel: vous trouverez assurément quelques noms fameux, mais franchement pour chaque nom anglais vous en trouverez une dizaine chez les Français, les Allemands et les Italiens. Les An-

glais eux-mêmes seraient bien surpris si on leur disait que dans les sciences positives, ou dans la métaphysique, les Allemands leurs sont inférieurs; que dans la poésie, le roman, l'histoire, la critique, les Français leur sont inférieurs; que dans la musique, la peinture, la sculpture, les Italiens, les Allemands et les Français leur sont inférieurs. Non, les Anglais n'ont pas tant de prétentions!

Et dans le domaine moral, ont-ils la supériorité? Combien de martyrs ont-ils donné à la cause de la civilisation et de la foi? Combien de sang ont-ils jamais versé pour défendre les peuples opprimés? Le sang qu'ils versent ce n'est pas le leur! L'écrasement sept fois séculaire de la pauvre nation irlandaise; l'écrasement récent de l'Espagne, consommé par la diplomatie anglaise au service des Etats-Unis; l'écrasement plus récent encore des malheureux Boërs, — voilà des taches bien sombres dans l'histoire morale de la race anglo-saxonne! Et même au point de vue des mœurs individuelles (1), en comparant la masse du peuple chez les différentes races de l'Europe ou de l'Amérique, les Anglo-Saxons n'ont pas de supériorité.

Il reste un domaine, et c'est là seulement que les Anglo-Saxons surpassent les autres races: c'est le domaine de la matière, de l'industrie, de la finance, du commerce, de l'administration, de l'expansion coloniale; dans ce domaine personne ne peut nier leur prépondérance; seulement, ce n'est qu'un domaine, et Dieu merci! ce n'est pas le plus haut. M. Demolins aurait donc mieux fait d'intituler son livre: "A quoi tient la supériorité matérielle des Anglo-Saxons? — C'eût été plus restreint, mais plus vrai et moins blessant; quand on affirme un fait, il faut le donner tel qu'il est, ni plus ni moins.

---

(1) A propos de mœurs privées, je prie mes lecteurs de ne pas juger une race seulement par quelques excellentes familles qu'ils ont pu connaître, mais de se rappeler par exemple ce qu'est la masse du peuple dans les grandes villes d'Angleterre, où l'ivrognerie réduit hommes et femmes à une si triste brutalité.

2° Et maintenant, M. Demolins a-t-il exposé les vraies causes de ce fait, de cette supériorité relative? D'après lui c'est l'école, c'est la vie privée, c'est la vie publique qui trempent la race anglo-saxonne et lui assurent la supériorité.

Quant à l'école, M. Demolins a visité *quelques* établissements, où il a trouvé la culture de l'initiative personnelle, l'éducation pratique, la culture physique. Assurément ces écoles sont très bonnes, très adaptées au but à atteindre; je ne discute pas leur mérite, mais si ce sont elles qui forment ainsi la race. Or, M. Demolins a oublié de nous dire combien de ces écoles existent en Angleterre; le fait est qu'elles y sont en nombre très restreint, et pour cause, puisqu'elles sont destinées aux enfants des familles très riches, et sont très dispendieuses; et du reste, comment imaginer un peuple de 25 millions qui auraient des écoles privées pour 10 millions d'enfants? le pays tout entier serait converti en école! La grande masse des enfants anglais est instruite dans les écoles primaires et communes, tout comme ailleurs; et pourtant c'est cette masse qui devient la nation, et qui verse ses émigrants aux Etats-Unis, dans Ontario et dans le Nord-Ouest! Et comme les écoles primaires, les grands collèges anglais et les grandes universités anglaises ressemblent aux collèges et aux universités d'ailleurs; on y forme aussi bien le caractère que dans les écoles privées, — les Anglais eux-mêmes se vantent de leur système du "fagging", qui soumet tous les nouveaux arrivés d'un collège, fût-ce un fils de lord, à être littéralement les serviteurs des élèves plus anciens, en attendant d'avoir leur tour —; on y enseigne à peu près le même programme d'études qu'ailleurs; le latin et le grec sont toujours en honneur dans les écoles supérieures, où s'instruit la classe dirigeante; et les grands hommes d'Etat qui en sont sortis n'ont point été inférieurs par suite de leurs études classiques, témoin Disraéli et

Gladstone au siècle dernier, témoin Rosebery et Balfour de nos jours. Et quant aux langues modernes, si les connaître donne la supériorité, comment se fait-il que les Anglais soient justement le peuple du monde qui sache le moins les langues modernes, c'est un fait incontestable, et pourtant ils réussissent bien! — D'ailleurs, si les écoles à l'anglaise forment la race anglo-saxonne, comment se fait-il qu'aux Etats-Unis il n'y ait pas de ces écoles à l'anglaise; il n'y a au contraire que les écoles communes, primaires, secondaires et supérieures, et pourtant la race anglo-saxonne y réussit bien! Ici même, dans Ontario, les Anglais ont des écoles semblables aux autres, et ils ont un beau succès matériel!

Il doit donc y avoir une autre cause que ces écoles dont parle Demolins, puisqu'elles sont en si petit nombre, et qu'elles n'existent pas là même où la race anglo-saxonne réussit le mieux.

Quant à la *vie privée*, sans doute M. Demolins a raison de déplorer le grand fléau de la France, la diminution de la natalité; toutefois, en a-t-il bien vu la cause? Selon lui, cette cause, c'est que tout père français rêve de donner une dot à chacun de ses enfants, et pour y réussir restreint le nombre de ses enfants. A mon humble avis, il y a une cause plus profonde, une cause qui affecte toutes les familles, même les plus morales; c'est que tout pays doit nécessairement devenir tôt ou tard trop petit pour une population toujours croissante; la vie y devient alors extrêmement difficile; si dans notre province de Québec, où nous ne sommes pas 2 millions, nous trouvons le problème de la vie assez difficile, que serait-ce si nous y étions 38 millions? C'est précisément le cas de la France, plus petite que notre province. Or, quand arrive ce point, il n'y a qu'un remède, non pas arrêter la croissance de la population, mais en déverser le surplus au dehors par l'émigration; voilà ce qui sauve l'Allemagne, voilà ce qui permet



à l'Espagne et à l'Italie de vivre, quoique pauvres. Pourquoi le Français n'émigre-t-il pas? est-ce qu'il craint l'effort, le travail? mais personne ne travaille plus que le paysan et l'ouvrier français; non, ce qui le retient chez lui, c'est l'amour exagéré de son pays; placé entre cet amour et la loi morale, il aime mieux son pays que son Dieu, il viole la loi morale, il restreint sa famille, et reste chez lui. Le mal n'est donc pas de doter les enfants; le mal c'est de rester au pays quand il n'y a plus de place.

Mais en tout cas, l'argument de M. Demolins que l'Anglais n'assure pas de dot à ses enfants, ne vaudrait que si en pratique ce système favorisait l'augmentation de la natalité; or, ce que nous voyons ici, près de nous, se voit en Angleterre et plus encore aux Etats-Unis: partout la race anglo-saxonne pratique la stérilité systématique et se moque de la fécondité des autres races. M. Demolins aurait dû nous donner le tableau de la natalité anglo-saxonne!

Le système financier français de convertir les grandes propriétés en valeur mobilière a certainement ses inconvénients, quoique encore il faille remarquer que quand une grande famille vend ses terres, c'est la petite propriété qui en bénéficie. Mais peut-on dire que c'est une cause d'infériorité pour les Français? Si les Anglo-Saxons d'Angleterre ne risquent pas leur patrimoine dans la spéculation, que M. Demolins vienne un peu en Amérique, et il verra sur quoi y reposent les fortunes colossales des Anglo-Saxons, il verra que la valeur mobilière est autant pour eux une source de supériorité financière que l'est en Angleterre la valeur immobilière.

Je passe à la 3e cause de la vie privée, et j'admets la tendance universelle chez les Anglo-Saxons à se développer par soi-même; leur idéal est le "self-made man"; et j'admets que c'est là assurément une grande cause de succès. Toutefois, comme on le verra plus loin, cette dispo-

sition est affaire de tempérament, et ne se donne par aucune éducation. Et puis, M. Demolins va trop loin quand il croit que la noblesse anglaise n'est qu'un ornement de provenance normande; non, elle est une institution vitale, elle est à la tête de la nation non seulement par ses services politiques mais encore par ses services économiques, par son rôle de grands propriétaires dont la fortune fait vivre les paysans à son service; aussi est-elle universellement respectée, et quoi qu'en dise Demolins, les Anglo-Saxons pur sang sont fiers d'y entrer: demandez-le à Roberts et à Kitchener!

M. Demolins a-t-il bien saisi la 4<sup>e</sup> cause de la vie privée? est-il bien vrai que le Français aime le foyer matériel pour lui-même, et que l'Anglo-Saxon aime le foyer moral? Pour moi, je suis convaincu que c'est tout le contraire; le Français, nous en savons quelque chose, aime non pas son foyer de bois ou de pierre, mais plutôt l'amour qu'il y trouve pour réjouir son cœur: qui aime plus ses enfants que le Français? Et l'Anglo-Saxon n'aime pas non plus sa maison pour ses quatre murs, mais de l'aveu de Demolins, il aime le bien-être, le confort qu'il y trouve: lequel est le plus matériel des deux?

Enfin, je passe à la *vie publique*. Ici l'on s'attend sans doute que M. Demolins nous vante la supériorité du Parlement anglais à cause de ses habitudes proverbiales de respect, de modération, de bonne tenue. Non; ce qui pour lui est la cause de l'infériorité du Parlement français, c'est qu'il y a trop d'avocats et pas assez d'agriculteurs dans son sein, tandis que c'est le contraire chez les Anglais. Mais, M. Demolins semble confondre un Parlement, un corps législatif, avec un jury d'exposition agricole; il n'est pas seulement question en Chambre de modes d'engrais ou d'irrigation, il s'agit plutôt de faire des lois générales, de traiter des intérêts supérieurs de toute la nation et de ses relations internationales; même quand il

s'agit des intérêts généraux de l'agriculture ou de l'industrie, un avocat ou un médecin peut s'y entendre très bien. D'ailleurs, ce qui trompe M. Demolins, c'est qu'en réalité ces agriculteurs qui figurent dans le Parlement anglais sont de grands propriétaires, des gentilhommes de campagne. Ce qu'on ignore généralement, c'est qu'en Angleterre les députés ne reçoivent aucune rétribution; il n'y a que la classe supérieure qui puisse se donner au pays par dévouement. Et de là vient aussi qu'il y a moins d'appétit en général pour les fonctions de l'Etat.

En résumé donc, dans les écoles, dans la vie privée, dans la vie publique, il est difficile de voir les causes de supériorité qu'à vues M. Demolins.

S'est-il donc trompé en tout?... — Non, mais il n'a pas su voir dans les faits ce qu'il y devait voir; tout ce qu'il donne comme *cause* de supériorité n'est que l'*effet* d'une cause plus haute, plus essentielle. Et cette dernière cause est psychique, inhérente au sang et au tempérament; elle ne se donne ni par l'école ni par les institutions..

Quelle est-elle donc cette cause? — C'est que la prépondérance des races varie avec les diverses phases que traverse l'humanité. Quand l'invention de l'imprimerie et l'arrivée en Europe des savants grecs, après la chute de Constantinople, eurent ouvert l'ère intellectuelle et artistique, quelles sont les races qui y brillèrent le plus? — celles qui avaient le plus d'aptitude intellectuelle et artistique, c'est-à-dire les races latines. Quand les merveilleuses découvertes de la science ont été appliquées à l'industrie, et ont ouvert l'ère industrielle, l'ère de l'expansion coloniale, — quelles races y réussirent le mieux? Celles qui ont le plus d'aptitudes matérielle et mercantile, et la première entre celles-là c'est la race anglo-saxonne; car c'est une race essentiellement mercantile; son élément c'est le chiffre, son aspiration c'est le gain.

Prenez le type ordinaire anglo-saxon. Dans son corps

ce qui prédomine, c'est le muscle: ce n'est pas le sang vif et chaud, le système nerveux vibrant du celte ou du latin, — non, c'est le muscle; et qu'il aime à exercer cette puissance musculaire! qu'il aime la lutte et l'effort! c'est pour lui la grande jouissance. Dans ses facultés, ce n'est pas l'intelligence qui prédomine: il n'a pas l'intelligence vive, claire, logique, spéculative du latin: cette faculté chez lui est lente, lourde, laborieuse, aimant les horizons bas du positif, du réel, du pratique. Ce n'est pas non plus l'imagination; chez lui elle n'est pas brûlante, comme chez les peuples du Midi et de l'Orient, pour lesquels tout est coloré dans la nature et se reflète ainsi dans le cerveau; c'est une imagination terne, brumeuse, triste comme un ciel anglais.

C'est encore moins la sensibilité qui prédomine chez l'Anglo-Saxon; la vie du cœur, — qui pour nous est la moitié de la vie, quand elle n'est pas tout, — tout cela est faiblesse pour un Anglais, tout cela est indigne d'une âme virile. Aussi, quelle froideur dans les relations de famille! jamais d'effusion de tendresse; on s'en va à l'autre bout du monde tout comme à la ville voisine, on s'applique à ne rien témoigner. Et dans les relations sociales, au contraire du Latin qui aime tant à être au dehors, à échanger ses idées et à s'égayer avec ses semblables, — l'Anglo-Saxon est tout au dedans, peu communicatif, même timide en société; il a si peu à dire, sauf à parler d'affaires ou de sport! Ce qu'il aime passionnément, c'est la nature matérielle, ce sont les animaux et les plantes; il aimera son chien avec tendresse, et sera souvent d'une grande dureté pour son serviteur.

Non, ce qui prédomine chez l'Anglo-Saxon, sa faculté maîtresse et vraiment admirable, c'est sa volonté, c'est sa ténacité, c'est sa persévérance, c'est son acharnement contre les obstacles, c'est sa passion pour la lutte et pour l'effort obstiné; précisément parce que chez lui l'intelli-

gence est lente et l'imagination terne, les images ne se succèdent pas rapidement dans son cerveau, et la volonté ne suit pas les mirages changeants d'un cerveau méridional. "What we have we hold", telle est vraiment la devise anglo-saxonne.

Et maintenant récapitulons: intelligence peu spéculative mais éminemment pratique, imagination peu brillante, sensibilité étouffée ou absente, mais volonté de fer: ne sont-ce pas là tous les éléments du succès matériel? une race qui a ces éléments ne réussira-t-elle pas mieux que toutes les races douées de moins de volonté, et d'une intelligence spéculative, et d'une imagination et d'une sensibilité ardente? — C'est donc là toute la cause: une race mercantile triomphe dans un âge mercantile. Et ce que M. Demolins a vu en Angleterre ne fait pas la race; c'est la race qui fonde ses institutions en conformité avec ses aptitudes natives. Pourquoi cette éducation physique et pratique dans l'école? parce que l'Anglo-Saxon est un musculaire et un commerçant, et non pas un nerveux ni un poète. Pourquoi dans la vie privée cette insouciance de doter les enfants, et cette facilité à émigrer? — parce que l'Anglo-Saxon n'a pas d'attachement sensible à sa famille, et peu de liens à briser.

Pourquoi cet embellissement du foyer? parce que l'Anglo-Saxon aime avant tout le confort et le bien-être.

Pourquoi dans la vie politique cette Chambre des Communes si digne, si sérieuse, si peu bavarde? parce que l'Anglo-Saxon a l'esprit lent et la parole moins facile que le latin; le latin aime tant à parler qu'il est souvent à lui-même tout un parlement!

#### IV

Enfin, que penser du vœu de M. Demolins? Avant de transporter les institutions d'une race dans une autre race, il faut se demander si une race peut et doit se chan-

ger elle-même; or, il faut répondre: non, — car c'est Dieu qui a fait les races, et s'Il les a faites diverses, c'est parce qu'il leur a donné des vocations diverses. Dans une famille Il veut que tel enfant soit prêtre et tel autre soldat; Il veut que l'un soit artiste et l'autre marchand — et Il donne à chaque enfant les aptitudes requises.

Ainsi fait-il dans la grande famille humaine: s'Il a voulu que la race française ne fût pas une race de marchands, mais qu'elle fût la grande semeuse d'idées, la grande missionnaire et la grande martyre des choses éternelles, le grand chevalier qui donne son or, son cœur et son sang pour les nobles causes, — faut-il s'en attrister? faut-il changer ce que Dieu a fait? Si aujourd'hui la race française est si malade en France, et donne au monde un si triste spectacle, faut-il la guérir en la matérialisant? Si elle devenait anglo-saxonne, comme les Anglo-Saxons elle enverrait partout beaucoup d'émigrés mais pas un seul missionnaire! Non, pour la guérir, il faut lui rendre ce qu'elle a perdu: sa foi et ses mœurs; Brunetière ne cesse de le prêcher: toute question sociale est une question morale, et toute question morale est une question religieuse.

Et nous, rejetons vigoureux de la race française, nous qui avons sur ce continent la même mission religieuse et intellectuelle que la France là-bas, devons-nous détourner nos yeux de cette glorieuse mission, et devenir une race mercantile? — Ce serait un crime.

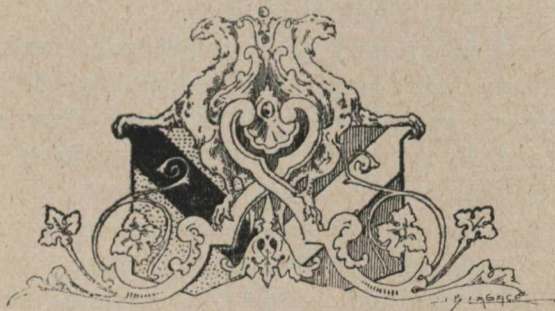
Ne soyons pas jaloux de la supériorité matérielle des autres races; mais rappelons-nous que l'âge de la matière et de l'argent passera comme les autres âges ont passé, et nous aurons notre tour; rappelons-nous la parole de Celui qui voyait loin dans les siècles: "Heureux les pauvres!" — Et: "Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît." — Restons donc ce que nous sommes, gardons nos tendances intellectuelles et artistiques. Gardons la foi des aïeux avec la foi à notre mission.

Est-ce à dire qu'il faille négliger le progrès matériel de notre pays? parce que nous sommes intellectuels, marcherons-nous la tête dans les nuages? parce que nous sommes généreux et chevaleresques, serons-nous des Don Quichottes?

Gardons nos qualités, en les tenant dans leurs limites, en évitant l'excès; sans devenir Anglo-Saxons, tâchons d'imiter cette grande qualité anglo-saxonne, cette volonté qui ne recule devant rien; imitons dans notre vie politique leur dignité et leur modération; retenons la pétulance de notre esprit et de notre langue.

Au lieu d'encombrer les collèges classiques et les professions libérales, ouvrons des écoles industrielles pour ceux de nos enfants qui ont des aptitudes industrielles; honorons l'agriculture, encourageons la colonisation. En un mot, soyons toujours Français, ne le soyons pas à l'excès. Et par-dessus tout n'oublions pas que ce qui sauve les races comme les individus, c'est la foi à l'au-delà, c'est l'accomplissement de cet immortel Décalogue qui nous vient de Dieu pour nous conduire à Dieu.

*L'abbé J.-A.-M. Brosseau, Ptre.*



## LES OUBLIÉS

---

WILLIAM COMBE

**W**ILLIAM COMBE est peut-être l'auteur le plus fécond que l'Angleterre ait produit, depuis Daniel de Foë. On l'a surnommé le Lesage anglais. De 1773 à 1823, il a publié environ cent volumes, et, selon son propre témoignage, il n'a pas écrit moins de deux mille colonnes dans les journaux ou revues de l'époque. Sa vie extraordinaire, débutant par la richesse et le faste et se terminant dans une extrême pauvreté, gaiement acceptée et vaillamment combattue par le travail, n'a pas excité moins d'intérêt que ses œuvres. Cependant, William Combe est aujourd'hui oublié, au point que son nom est omis dans nos nouveaux dictionnaires biographiques et même dans la plupart des ouvrages de ce genre publiés en Angleterre; ceux qui le mentionnent ne lui consacrent que quelques lignes, et ne donnent sur lui que des renseignements sommaires et incomplets.

Cet oubli tient surtout, à ce que Combe n'a pas signé ses écrits, ou a déguisé son nom sous une multitude de pseudonymes. Les soins qu'il prit pour rester inconnu n'étaient pas chez lui l'effet de la modestie ou du goût de l'obscurité; ils lui étaient imposés par sa situation. Poursuivi pour dettes, il ne pouvait avouer ses ouvrages sans perdre le bénéfice qu'il en tirait et se mettre dans l'impossibilité de vivre. Son talent, ou du moins sa réputation, expia donc les désordres de sa conduite.



C'est en tête de l'ouvrage le plus connu de William Combe, le poème comique du *Docteur Syntaxe*, la seule de ses œuvres, croyons-nous, qui soit encore réimprimée et lue, que l'on trouve les renseignements les plus certains et les plus complets sur sa vie. Les détails que nous allons donner sur l'homme et sur l'écrivain sont empruntés à cette biographie.

William Combe naquit en 1741, à Bristol. Son père était un riche commerçant de cette ville. L'enfant élevé d'abord à la maison par un précepteur, fut envoyé à Eton, où il fut condisciple de lord Lyttleton et de James Fox, et connut le docteur Johnson. En 1780, il alla à Oxford; il s'y distingua plus par ses habitudes de luxe et de dépenses que par son goût pour l'étude; mais, grâce à une remarquable intelligence, il suppléa à l'effort et à la patience par la facilité. On disait de lui qu'on ne l'avait jamais vu s'appliquer à rien, et que cependant il réussissait en tout. Il quitta subitement l'université sans prendre ses grades. L'argent ne lui avait pas manqué; son père et son oncle, le riche alderman de Londres, fournissaient largement à ses besoins et même à ses plaisirs; mais les vêtements élégants, les parties de chasse et les soupers offerts aux jeunes lords, épuisaient vite la bourse de l'étudiant. Son oncle l'ayant invité à venir passer quelques mois chez lui à Londres, le jeune homme accepta avec empressement, et, par son aimable caractère, par sa belle humeur, par la vivacité de son esprit, il ne tarda pas à s'attirer les bonnes grâces de l'alderman. Ses dettes furent payées, et on le mit en état de faire un voyage sur le continent, condition qui, à cette époque plus encore qu'aujourd'hui, était considérée comme indispensable pour achever l'éducation d'un homme de qualité. William remplit cette condition en conscience; il passa trois ans à voyager, surtout en Italie et en France. C'est alors qu'il rencontra Sterne et se lia avec lui. Malgré la grande différence d'âge, — Sterne avait cinquante ans, — ils étaient faits pour s'entendre.

En 1766, Combe retourna en Angleterre. Son oncle mourut à cette époque et lui laissa une fortune de plus de 100,000 piastres. William prit alors la bonne résolution de se mettre au travail et d'exercer une profession; il choisit celle de légiste et d'avocat, et s'établit dans le plus brillant quartier de Londres. Il commença par réussir. Un jour, dans une importante affaire, il prononça, paraît-il, un plaidoyer qui lui fit le plus grand honneur; mais il ne sut pas résister aux tentations qui l'entouraient. Beau, aimable, spirituel, il était admis dans la plus haute société de Londres. Son cercle de relations allait s'agrandissant toujours. Il était l'intime du duc de Bedford. Il donnait lui-même des fêtes somptueuses. Partout il était recherché et adulé. L'un de ses contemporains dit de lui: "William Combe était grand et bien fait, d'une élégance accomplie dans sa tenue et dans ses manières. Il vivait d'une façon princière; quoique célibataire, il avait deux voitures, plusieurs chevaux et de nombreux domestiques. On avait pris l'habitude de l'appeler le *comte* et même le *duc* Combe."

Un pareil train de vie se conciliait peu avec le travail et entraînait beaucoup de dépenses. Bientôt Combe se trouva dans l'embarras. Il s'adressa à son père, qui l'avait toujours traité avec indulgence, mais qui, cette fois, se fâcha, et, au lieu d'argent, lui envoya de sérieux avertissements. Des admonestations au duc Combe! Il se sentit blessé dans sa dignité et rompit avec sa famille. Il ne changea d'ailleurs rien à ses habitudes: la mode était alors de jouer, il jouait, et, non content de perdre pour son propre compte, il répondit généreusement pour ses amis. Au bout de quatre ans, il était ruiné; non seulement il ne lui restait plus rien de l'héritage de son oncle, mais il avait des dettes. Il fallait prendre un parti: il vendit son hôtel, ses meubles, ses voitures, ses chevaux, et disparut subitement du beau monde dont il était le favori.

Qu'était-il devenu? Il s'était engagé comme simple sol-

dat. Un jour, une de ses anciennes connaissances l'aperçut dans les rues de Wolverhampton, où son corps venait d'être envoyé; il se traînait dans les rues, brisé de fatigue, boiteux, à la recherche de son quartier. "Quoi! s'écria le gentleman stupéfait, est-ce bien vous, mon cher Combe, que je rencontre portant le sac? — Bah! il n'est rien qu'un philosophe ne doive supporter", répondit Combe en riant. C'est ainsi qu'en toute circonstance il savait conserver son entrain et sa gaieté. Il dédaignait de se plaindre et même de s'attrister. Le gentilhomme eût cru déroger en abandonnant son caractère à la merci des événements. Dans la maison que lui avait assignée son billet de logement, il y avait un café. Combe y allait et émerveillait l'assistance par sa conversation brillante, émaillée de réminiscences classiques. Chaque soir, la salle était remplie de curieux venant voir et entendre le soldat qui savait le latin et le grec. Roger Kemble, qui en ce moment traversait la ville avec sa troupe et qui le reconnut, voulut donner une représentation à son bénéfice, ce qui permit à Combe de se libérer du service militaire. A l'occasion de cette représentation, il prononça un discours dans lequel il devait, disait-on, satisfaire la curiosité publique en dévoilant le mystère de son incognito. Après avoir mentionnée tous les bruits différents qui couraient sur son compte, il termina ainsi: "Maintenant, Mesdames et Messieurs, je vais vous dire qui je suis. Je suis, Mesdames et Messieurs, je suis... votre très humble et très reconnaissant serviteur." Et, après un profond salut, il s'évada.

Un peu plus tard, un ecclésiastique, qui l'avait connu dans la meilleure société de Londres, le retrouva garçon de taverne et se promenant autour des tables la serviette sous le bras. Il ne résista pas au désir de l'aborder et de lui demander s'il était vraiment M. Combe. L'ancien gentleman ne laissa voir aucun embarras et affirma son identité avec une parfaite aisance. Combe passa ensuite en

France, où, après avoir servi dans l'armée, il entra comme aide-cuisinier dans un monastère. Il s'y montra si habile à faire la soupe que les moines, désirant le garder, entreprirent sa conversion et se crurent sur le point de le décider à prendre le froc. Mais leurs efforts et les succès culinaires de Combe ne purent le retenir; il renonça brusquement au couvent, à la France, et retourna en Angleterre.

Ici se termine la vie aventureuse de William Combe, la période de ses "étourderies". Nous nous servons de l'expression employée par notre biographe, qui, pour apprécier ainsi les fautes de son héros, s'appuie sur le jugement d'un écrivain de l'époque ainsi conçu: "Il faut chercher la cause des embarras-d'argent où se trouva Combe dans son amour de l'éclat et de la paresse, mais non pas dans le dérèglement des mœurs. Loin d'abuser des plaisirs de la table et particulièrement de la boisson, il était remarquablement sobre; il ne but que de l'eau jusqu'aux dernières semaines de sa vie, où le vin lui fut ordonné comme remède. Quoique buveur d'eau, il était d'une gaieté intarissable; sa conversation était amusante et instructive."

Combe va maintenant nous apparaître sous un jour tout nouveau. L'oisif et le dissipateur font place à l'écrivain laborieux et intarissable. Il choisit la littérature comme la seule ressource qui s'offrit à lui pour essayer de payer ses anciennes dettes et pour gagner sa vie. Ses premières productions sont relatives à Bristol, sa ville natale, et n'eurent qu'un intérêt local. L'une d'elles est une petite comédie, qui fut jouée en 1775. C'est vers cette époque que Combe se maria. On peut recueillir sur ce mariage bien des versions différentes. Ce qui ne fait pas de doute, c'est qu'il fut malheureux. "Il faut cependant reconnaître, dit notre biographe, que les idées de Combe sur l'amour et le mariage étaient des plus nobles et des plus chevaleresques. Chaque fois que ces sujets se rencontrent dans ses ouvrages, ils sont traités d'une façon élevée, qui touche même au romanesque."

Les premiers écrits de Combe qui eurent du retentissement furent deux poèmes satiriques, publiés sous le titre de *la Diabolide*, et dédiés, l'un *au plus méchant homme*, l'autre *à la plus méchante femme des Etats de Sa Majesté*. Ils eurent plusieurs éditions, et furent suivis d'une série de satires du même genre. Parurent ensuite (de 1780 à 1785) d'autres poèmes et un grand nombre d'articles dans des revues périodiques. En 1787, Combe publia le premier volume d'un grave et important ouvrage sur *l'Origine du commerce*, qu'il signa du nom d'Adam Anderson. Deux ans après, subissant une nouvelle transformation, il devint écrivain politique pour soutenir le ministère Pitt, et lança plusieurs pamphlets, dont l'un, intitulé *Lettre d'un gentilhomme campagnard à un membre du Parlement*, eut promptement cinq éditions. Parmi les nombreuses réfutations que ce pamphlet fit naître, l'une fut fort remarquée; elle était de Combe lui-même.

Un peu plus tard, nous retrouvons l'infatigable écrivain, plus soucieux de produire que de servir fidèlement une cause et un parti, rédacteur du *Times* sous le pseudonyme de Valérius. Il dirigeait en même temps une revue périodique. En 1808, — il avait soixante-sept ans, — nouvelle métamorphose, plus extraordinaire encore que les précédentes: le champ de la politique étant devenu stérile pour lui, il passa dans celui de la théologie; il se mit à composer des sermons de commande pour des ministres qui, faute de capacité ou de zèle, trouvaient plus commode d'acheter des homélies toutes faites que de les faire eux-mêmes. Combe confectionna soixante-treize homélies pour ce genre de commerce. Il ne laissa pas, dit-on, d'y mettre de la conscience et du talent.

Ce fut à cette époque (vers 1810) que notre auteur, redevenu poète, commença à publier celui de tous ses ouvrages qui eut le plus de vogue: *le docteur Syntaxe*. Une circonstance fortuite l'amena, comme toujours, à verser

dans ce nouveau moule sa verve inépuisable. Le dessinateur Rawlandson offrit au célèbre éditeur Ackerman, pour sa nouvelle revue (*Poetical Magazine*), une série de dessins représentant un vieux ministre, à la fois pasteur et maître d'école, qui, s'étant pris de passion pour l'art, voyage pendant ses vacances à la recherche du pittoresque. Ackerman connaissait Combe et la souplesse de son esprit; il le chargea de fournir chaque mois un texte en vers pour une gravure.

Le succès fut immense. Le docteur Syntaxe devint le héros du moment. La mode s'empara de son nom; il y eut des chapeaux, des perruques, des habits à *la Syntaxe*. L'éditeur fut si satisfait qu'il employa Combe à plusieurs autres publications; de sorte que ce vieillard de soixante-dix ans fournissait en moyenne à Ackerman six grandes pages in-quarto par jour, indépendamment des travaux de divers genres qu'il livrait à d'autres éditeurs.

Le " Voyage du docteur Syntaxe à la recherche du pittoresque " fut suivi de deux autres " voyages " : l'un où le docteur, devenu veuf, se met à la recherche d'une consolation; l'autre, formant la troisième et dernière partie du poème, où on nous le montre en quête d'une seconde femme. La réputation de ces deux nouvelles parties ne fut pas moindre que celle de la première.

Grâce à cette prodigieuse fécondité, Combe put vivre à l'abri du besoin; mais il ne fut jamais en état de se libérer de ses dettes, qui pesèrent sur lui jusqu'à son dernier jour. Durant toute cette période de sa vie, il resta sous la main de la justice. Il était interné, non pas dans la prison pour dettes, mais dans le voisinage de cette prison, et il lui était interdit de sortir d'un certain rayon. Cette sujétion ne paraît pas avoir été pour lui une gêne ni un chagrin. Le Strand était compris dans les limites qui lui étaient assignées, et il ne lui en fallait pas davantage, car, son éditeur et son ami Ackerman y demeurant, il était libre d'al-

ler chez lui, soit pour y dîner, soit pour demander quelques centaines de *shillings* quand il s'apercevait que sa bourse était vide. Beaucoup de personnes, d'ailleurs, venaient voir l'auteur du Docteur Syntaxe. "Quoique prisonnier, dit un de ses contemporains, il jouissait d'une excellente société et vivait heureux au milieu de ses livres, qui étaient très nombreux." Un de ses amis lui ayant proposé de conclure un arrangement avec ses créanciers afin de recouvrer sa liberté, Combe refusa. "Comme le plus ancien prisonnier, répondit-il, j'ai les deux meilleures chambres pour une somme modique, et mes habitudes sont devenues si sédentaires, que si je demeurais dans le plus grand square de Londres, je n'en ferais peut-être pas le tour une fois par mois."

En 1841, sa femme, qui était folle depuis plusieurs années, étant morte, Combe se remaria. Il épousa miss Hatfield, la sœur d'une femme de talent, mistress Cosway, et qui, renommée elle-même pour son intelligence et sa beauté, avait été recherchée par les hommes les plus distingués de l'Angleterre. Le choix qu'elle fit de Combe qui avait soixante-treize ans, nous montre quel prestige avait encore sa personne et son nom. On a dit que cette seconde union n'avait pas été plus heureuse que la première. Le poète Campbell contredit cette assertion: "Après la mort de sa première femme, dit-il, Combe fit un très bon mariage avec la sœur de mistress Cosway, et les misères causées par les imprudences de sa jeunesse furent bien adoucies par les soins et les attentions de cette aimable femme."

Après la publication des trois voyages du docteur Syntaxe, la santé de Combe déclina; sentant sa verve tarir, il posa enfin sa plume. Il paraît que, malgré la légèreté de sa vie et le peu de gravité de ses ouvrages, Combe ne cessa pas de se considérer comme un bon chrétien. Un de ses biographes assure qu'il eut toujours une confiance entière

dans la Providence, et que, plein d'assurance en l'immortalité, il vit sans trouble approcher la dernière heure. Il eut cependant, avant de quitter ce monde, une très pénible déception. N'ayant pas d'enfant, il avait adopté un jeune homme auquel il voulait léguer l'histoire, écrite par lui-même, de sa longue et étrange carrière, avec l'autorisation de la publier après sa mort. Mais ce jeune homme l'offensa de la manière la plus sensible, et le vieillard résolut de le déshériter en détruisant son manuscrit. L'ouvrage était si volumineux qu'il lui fallut une semaine entière pour le brûler. Pendant sept jours et sept nuits, la lumière qu'il employa à cette œuvre d'immolation ne s'éteignit pas; il présenta lui-même, l'un après l'autre, tous les feuillets à la flamme, qui les dévora. Quelques heures après avoir achevé ce sacrifice, il s'éteignit aussi. Il avait quatre-vingt-deux ans.

On trouva dans ses papiers une épitaphe en latin qu'il avait composée pour lui-même; on peut la traduire ainsi:

Ci-gît un homme qui ne fut pas sans instruction,  
Non plus que sans esprit et sans amabilité;  
Qui ne manqua pas de piété envers Dieu,  
Dont il reconnut toujours la providence;  
Qui certes commit bien des péchés,  
Mais ne laissa pas d'espérer le salut  
De l'infinie clémence du Seigneur.

Cette épitaphe était accompagnée de la note suivante: "Mais aura-t-on le désir ou plutôt les moyens de mettre une plaque de marbre sur ma tombe? J'en doute."

Les lecteurs de la REVUE CANADIENNE aimeront sans doute à connaître ce fameux *Docteur Syntaxe* qui fit tant de bruit lorsqu'il parut, nous allons donc leur en donner une courte analyse en y joignant plusieurs des dessins de Rawlandson, qui furent pour moitié, si ce n'est davantage, dans le succès du poème.



\* \* \*

Au commencement du premier chant, l'auteur nous présente le docteur Syntaxe assis sur son fauteuil et



Le docteur Syntaxe se livre à ses réflexions.

plongé dans une profonde méditation. Sa classe est finie; sa femme est allée chez un voisin pour apprendre les cancans de la ville; le docteur a le loisir de se reposer et de réfléchir un moment. A quoi songe-t-il? A lui-même, à sa destinée: c'est une pauvre vie que la sienne. Maintenant il n'a plus aucune chance d'avancement. Il lui faudra végéter jusqu'à la fin de ses jours dans une petite cure. Son temps se passe à parcourir sa paroisse, à prêcher, à gronder, à menacer les pécheurs, à attraper, — trop rarement, — un dîner au passage, à enterrer les uns, à baptiser les autres, à marier les étour-

dis qui, dupés par leurs cœurs, changent leur vie tranquille contre les embarras du ménage. Et tout cela pour trente livres par an! Trente livres! quand les impôts augmentent; quand le bœuf, le mouton, le grain, la bière, deviennent tous les jours plus chers; quand les élèves, dont l'appétit a toujours été proverbial, travaillent de moins en moins et mangent de plus en plus! Le bouleau lui-même, oui, le bouleau, qui fait toute l'autorité, tout le prestige du professeur, augmente de prix, de sorte que, par économie, il faut souvent épargner l'enfant pour épargner la verge. Si les choses continuent ainsi, il sera réduit à fermer boutique. Que faire pour améliorer sa situation? que faire?

Tandis que le docteur Syntaxe se livrait à ces tristes réflexions, une idée lumineuse se fit jour dans son esprit. Il se leva de son siège et se mit à arpenter la chambre à grands pas. Il poursuivait ainsi sa radieuse vision, quand il fut dérangé par une de ces visites qui tous les jours troublent le repos de plus d'un brave homme, la visite de sa femme.

La bonne Mme Syntaxe avait peut-être dépassé de dix ans les jours de sa grâce et de sa bonne humeur; mais elle n'avait rien perdu de son goût pour la domination. Cette qualité n'avait fait, au contraire, que s'accroître en elle. Son mari s'en était bien aperçu, et quand le verbe de la dame s'élevait outre mesure, il ne trouvait plus à répondre que oui et non. Si elle avait quelque sujet de colère, on la voyait houspiller vertement les élèves et même le maître. Pour se venger de la plus petite injure, elle mettait en jeu et la langue et les bras, et, s'il faut en croire les gens du pays, les ongles eux-mêmes étaient de la partie; elle était grosse, grasse, toute ronde: il était impossible de la voir sans penser à un pouding posé sur deux jambes. Il n'entraît pas dans ses habitudes de laisser longtemps son intérieur tranquille. Elle était de ces femmes bruyantes qui passent leur temps à tout bousculer dans une maison, et qui remplacent leurs charmes disparus par des discours véhéments sur les devoirs de leurs maris.

Quand Mme Syntaxe vit le docteur se promener dans la chambre d'un air inspiré en levant les bras, au lieu d'être paisiblement assis, comme tous les soirs dans son fauteuil, elle s'arrêta tout étonnée et poussa plusieurs exclamations, que son mari se hâta d'interrompre. " Assieds-toi, lui dit-il, ma bien-aimée, et, je t'en prie, écoute-moi patiemment. Fais-moi ce plaisir une fois dans ma vie. J'ai dans la tête un projet qui certainement est une inspiration du ciel. Si tu veux m'aider de tes conseils pour le mener

à bonne fin, nous verrons luire des jours nouveaux. Notre année se terminera dans l'abondance. Nous aurons de bons morceaux pour nos dîners et du vin à la place de notre bière fabriquée à la maison. L'été, nous attellerons notre bidet à une voiture et nous irons nous promener. Tu porteras de la soie et des dentelles; tu éclipseras la femme de l'épicier, et tout le monde sera forcé de convenir que c'est toi qui donnes le ton dans la ville."

La bonne dame écoutait en souriant; elle demanda quel



Le docteur Syntaxe part en voyage.

était ce projet qui devait les conduire à la fortune. Syntaxe reprit:

“Je voyagerai, et je raconterai mon voyage. Tu sais ce que vaut ma plume; je me servirai aussi du crayon. Je voyagerai, j'écrirai, je dessinerai, j'imprimerai, je gagnerai de l'argent. Ici des vers, là de la prose, des dessins partout. Plus d'un a fait sa fortune avec un livre, pourquoi ne ferais-je pas la mienne?”

“La semaine prochaine, mes garçons s'en iront en vacances et j'aurai un mois de liberté. Prépare-moi mes ha-

bits, mon linge, de l'argent. Ralph me sellera la Grise. On dira de moi ce que l'on voudra; dans quinze jours, je serai loin d'ici, et avant un mois notre affaire sera faite."

Enchantée des projets de son mari, Mme Syntaxe se mit à l'œuvre. Elle raccommoda ses vêtements, et, chose plus difficile, elle parvint à réunir vingt billets d'une livre chacun qu'elle serra dans une bourse. Enfin arriva le moment du départ. Ralph amena la Grise toute sellée devant le perron; le docteur parut. Il y avait dans son maintien une dignité plus qu'ordinaire. Il embrassa une dernière fois sa femme qui l'accompagnait, et enfourcha son cheval. "Bonne chance, bonne chance!" lui cria Mme Syntaxe. Et il s'éloigna.

Les passants qui sifflaient ou chantaient en se rendant à leur travail quotidien, se taisaient en apercevant le docteur et le saluaient. Il leur rendait leur salut avec gravité. Quand il longea l'église, il ne put s'empêcher de regarder le clocher et d'exprimer ses griefs en ces termes: "Ingrate et aveugle église! elle n'a rien fait pour moi. Tandis qu'on voit tant de gens devenir doyens ou recteurs, vivre à l'aise et faire bonne chère tous les jours de l'année, elle m'a laissé dans la gêne; elle a méconnu mon mérite. J'ai travaillé dans la vigne, et je n'ai pas reçu mon salaire. J'ai labouré le sol, et ce n'est pas moi qui ai pressé la grappe et bu la liqueur. J'ai nourri le troupeau, et d'autres ont mangé la savoureuse chair des moutons. J'ai soigné la ruche, et les bourdons ont emporté le miel. Aussi, maintenant, je me tourne vers un labeur plus fécond. De nouveaux horizons s'ouvrent devant moi. Ingrate église, adieu!"

Syntaxe, tout entier à ses pensées et aux brillantes perspectives que l'avenir présentait à son imagination, avait fait bien du chemin quand il revint au sentiment de la réalité. La Grise, dont sa main distraite avait laissé flotter les rênes, avait marché au hasard; elle avait con-

duit son maître dans une vaste plaine, au milieu de laquelle se trouvait un groupe d'ânes. Ces ânes se mirent à braire, et c'est ce qui arracha Syntaxe à ses préoccupations. A ce bruit discordant, il tressaillit et regarda autour de lui. "Où suis-je? pensa-t-il. Dans quel désert me suis-je égaré? Aussi loin que peut s'étendre la vue, pas un bois, pas un arbre, pas une maison. Je n'aperçois ni un homme, ni une femme; je n'entends ni chien qui aboie, ni coq qui chante, ni brebis qui bêle. Sans ces ânes,, qui



Le docteur Syntaxe consultant le poteau indicateur.

sont du moins des créatures animées, je me croirais dans un monde inhabité. Il n'y a pas moyen de faire ici le moindre croquis."

Cependant, le docteur vit poindre au loin un poteau dont les bras étendus semblaient devoir indiquer la route, et il poussa sa monture de ce côté. Il s'approcha du poteau, l'examina de près; mais l'inscription qu'il avait dû porter était complètement effacée: il n'y avait plus trace de lettres. C'était bien un poteau indicateur, mais qui n'indiquait rien. Il y a en ce monde d'autres guides qui ne guident personne et ressemblent à ce poteau.

Syntaxe prit le parti d'attendre que quelqu'un vint à passer. Il s'assit par terre sur une petite butte et laissa brouter un peu la Grise. Puis, pour ne pas perdre son temps, il se décida à faire une esquisse du poteau.

“ Pourquoi pas, après tout ? se dit-il. Ce poteau ne manque pas de pittoresque. D'ailleurs, j'ai bien le droit d'y ajouter ce groupe d'ânes qui paît là-bas. Et qui m'empêche de transporter ici cette flaque d'eau où la Grise est en train de boire, et de changer ses bords plats en une rive



Le docteur Syntaxe attaqué par des brigands.

escarpée, et même d'en faire un ruisseau et d'y jeter un pont ? Je ne fais qu'imiter les autres peintres. Je ne me contente pas de copier, j'interprète ; je supprime et j'ajoute ; j'embellis la nature. N'est-ce pas là le propre de l'art ? Ainsi, j'aurai obtenu un résultat dont peu d'artistes peuvent se vanter : j'aurai fait tout un paysage avec un poteau.”

Son dessin achevé, le docteur, las d'attendre et de ne voir venir personne, remonta sur son cheval et se re-

mit en route. Enfin, après avoir longtemps marché droit devant lui, il trouva un chemin frayé qui le conduisit dans un bois touffu. Quelles délices de se rafraîchir à l'ombre des arbres après avoir supporté l'accablante chaleur de la plaine! Mais, hélas! les joies humaines sont courtes, et le malheur arrive au moment où nous nous y attendons le moins. Tout à coup trois brigands sortent impétueusement d'un buisson, se jettent sur la Grise dont ils saisissent les rênes, et menacent la vie du docteur. Le pauvre Syntaxe, tremblant de peur, ne songe pas un instant à résister à la force; il se soumet au bon plaisir des farouches agresseurs et donne docilement la bourse qu'on lui demande. Mais, non contents de l'avoir dépouillé, les prudents voleurs veulent le mettre hors d'état de les poursuivre; ils le font descendre de cheval, le lient avec des cordes et l'attachent au tronc d'un arbre. Après l'avoir ainsi garrotté, de manière à ce qu'il ne puisse faire aucun mouvement, ils l'abandonnent à son déplorable sort.

Nous verrons à quelle circonstance le malheureux Syntaxe dut le salut qu'il était incapable de se procurer lui-même.

X X X.

*(A suivre)*



## CAUSERIE ARTISTIQUE

---

SAINTE MARIE MADELEINE



**A** PART la Vierge Marie, mère du Christ, il n'est pas de sainte canonisée que les beaux arts et la littérature ont plus couverte de leurs faveurs et prise davantage pour thème de leurs œuvres. Mais tandis que la première le doit à ses qualités et à ses vertus presque divines, Marie de Magdala le doit à la maison du péché dans laquelle ont vécu son cœur, son âme — et ses membres.

“ Je voudrais écrire de cette femme, disait Lacordaire, ce moine si bien fait pour la comprendre, je voudrais écrire de cette femme. Louée dans tout l'univers par l'Évangile, elle n'a pas besoin qu'une plume mortelle ravive dans les ombres de ce siècle sa gloire du temps. Nul nom plus que le sien n'a résisté à l'indifférence, parce que le péché même lui ouvre des routes dans l'admiration des hommes... ”

Comme il arrive trop souvent chez le Hugo de la chaire catholique, cette dernière raison alléguée par lui, juste d'ailleurs, est plus que discutable sur ses lèvres de prêtre.

Depuis la chute dans l'Éden, au matin des mondes, l'humanité est déjà assez inclinée à aimer “ cette ineffable beauté du péché ” dont parle ailleurs encore le célèbre dominicain, sur un mode étrangement caresseur. Il y en a en nous, en nos pauvres cœurs de chair et de boue, une sympathie innée et ignoble pour le mal et ce n'est pas aux détenteurs du verbe à venir de le féconder ou l'excuser, à venir en faire un motif d'admiration. Si le repentir est



beau, l'innocence toute blanche est plus belle: j'aime mieux la vierge ensanglantée Cécile, la fiancée de Valérien, que Madeleine, l'ex-courtisane de Magdala, même devenue l'amie de Jésus. Et aucun théologien ne pourrait me contredire sur ce point, car il restera toujours vrai de dire ceci: après la seule chute d'une seule nuit d'amours, un cœur humain peut redevenir chaste, mais c'en est fait de sa virginité. "Il ne suivra jamais plus l'Agneau partout où il ira" et la rosée des pleurs ne sera plus que le paiement d'une dette non acquittée.

Le grand orateur dominicain a pris d'ailleurs le soin de condamner lui-même son opinion quand dans un autre passage sur Madeleine, il a dit: "Vendre sa chair sans donner son cœur, c'est le degré le plus profond de l'abjection. Et Marie en était descendue là."

Nous voilà loin de l'admiration suscitée en nous par son péché.

Bizarre comme il peut paraître de prime abord, mon doux poète protestant, lord Tennyson, me semble avoir mieux analysé la raison de notre amour pour elle:

Not she with traitorous kiss her saviour stung  
 Not she denied him with unholy tongue;  
 She with apostles shrank, could danger brave,  
 Last at his cross and earliest at his grave.

La dernière à la croix, la première à la tombe: oui, c'est bien cela.

Nous aimons tant la bravoure, la grandeur, le dévouement, la franchise; ces vertus humaines et actives recèlent pour nous tant de charmes, que tout de suite, nous sommes portés à les estimer beaucoup plus que la simple qualité du repentir: celui-ci n'étant souvent qu'un autre nom pour le remords nécessaire et fatal.

J'ai là, en ce moment-ci, devant moi, quelques repro-

ductions de peintures de maîtres qui nous donneront peut-être d'autres motifs pour étudier la psychologie de la vogue de Madeleine.

Voici le tableau d'Ary Scheffer: cramponnée aux pieds de la croix, elle est là toute écartelée et toute pantelante, contemplant le Pendu du Golgotha. Elle ne dit rien, elle ne prie même pas, elle aime et seuls ses yeux parlent: c'est un mélange d'amour et de douleur et l'incarnation de ces deux effluves immenses est digne de celui à qui elle est adressée.

L'image de Guido Reni exprime surtout la tristesse et la peur. La figure toute émaciée et les membres grêles, le corps qui suinte la mortification et le brisement pour le Christ, tout donne l'idée de la crainte des châtiments sans fin. Ce n'est pas la femme de l'Évangile, celle qui a été pardonnée parce qu'elle a

beaucoup aimé. C'est une fille d'Eve sans foi et sans espoir, sans espoir parce que précisément elle n'a pas la certitude du pardon. Telle la femme moderne se confessant par habitude familiale: rien de plus.

La gravure du Correggio a un relent de sensualisme excessif. Marie est une belle Orientale, une indolente qui a



STE-MARIE MADELEINE, par Ary Scheffer.

très chaud et se découvre beaucoup trop. Très gracieuse cependant, elle lit je ne sais quel livre, mais ce n'est sûrement pas les Psaumes du Roi Prophète. Sans la croix de fer, et sans le squelette qui gisent à ses côtés, cette dame en fichu bleu et en rubans mauves ne donnerait nullement l'idée de la sainte de Magdala.

Correggio peint toujours ainsi d'ailleurs: cet incrédule "qui ne peignit que des tableaux d'église" me fait l'effet d'Adolphe Bonguereau nous donnant ses Vierges. Je défie aucune jeune fille honnête d'oser poser comme "modèle" de ces madones-là. C'est l'invasion de la volupté dans la piété. C'est le christianisme des "Cigognes" préconisé par M. de Vogüé: ce n'est pas le christianisme du Christ.

Connaissez-vous la toile de Jean Béraud? La scène se passe dans le collège de France. Presque divin, le Christ est là, les bras à demi ouverts; un air de sérénité immense se lit sur sa face; il est calme, il est bon, il est l'Homme idéal, peut-être est-il Dieu. A ses pieds, couchée de tout son long sur le parquet, dans une attitude un peu théâtrale, une femme vêtue d'une robe diaphane de dentelle blanche pleure toutes les larmes de son âme. A l'entour de ces deux augustes personnages, on y voit les hommes du jour, d'hier et d'aujourd'hui; Renan le douteur, Huxley l'agnostique, Zola le pornographe s'y reconnaissent facilement, Renan surtout. Les autres qui sont censés représenter la littérature et la science, le doute et le vrai sont peints aussi d'après des noms réels. Au bas du tableau auprès de la signature de l'artiste, on lit: Madeleine et les Pharisiens. Et ceci est heureux, car personne ne l'aurait deviné. Drôle comme elle appert à nos yeux, cette œuvre fut très admirée et discutée au Salon de 1896. Je ne sais rien de plus moderniste ni de plus abracadabrant. Cela ferait très bien dans certaines petites chapelles des Etats-Unis.

L'Américain Burne-Jones a aussi une Madeleine dans sa

“Résurrection”. Deux anges sont assis à côté de la tombe du Rabboni. Leurs ailes sont repliées derrière leurs têtes — leurs ailes dont quelques plumes sont l’objet de la vénération fanatique. Auréolés dans des flots de lumière ils sont muets d’étonnement à la vue du Ressuscité. Marie se tient au milieu d’eux et près de Lui, très près. Majestueuse et digne elle s’apprête à parler. Et ceci est de la pure fantaisie, car la scène n’est pas vraisemblable, du moins si l’on tient à la véracité des récits évangéliques.

Le Titien, Paul de Véronèse, Rossetti, ont aussi de remarquables pénitentes “so called at least” mais c’est toujours la même idée de piétisme uni à la galanterie: encore une fois, les dieux sont morts et les saintes aussi.

La littérature s’est efforcée parfois comme la peinture de décrire la suave amie du Sauveur crucifié, mais sans en excepter Lacordaire, tous ceux qui ont parlé d’elle n’y ont vu qu’ “une femme qui a un passé.” C’est à qui brodera, ciselera, inventera du nouveau.

Il leur faut du nouveau n’en fût-il plus au monde. Ibsen a vu en elle la régénérée de l’âge moderne. Dumas a pensé à elle dans une pièce dont vous m’excuserez de ne pas dire le titre. Tout récemment, l’allemand Hermann Suderman en a fait la maîtresse de Judas le traître et l’on sait comment la gracieuse actrice qu’est madame Fiske s’est chargée de colporter cette trouvaille sur la scène américaine. Monlaur, s’en est servi comme héroïne du “Rayon.” J’en veux citer un fragment:

“Ce fut un spectacle curieux, ce festin juif en l’an 29 de notre ère. La salle était basse et fraîche. De longues traînées de lumière tombaient éblouissantes sur les robes bariolées des pharisiens. Et tout à coup surgit une apparition exquise et inattendue. Un rayon capricieux nimбай d’or la grâce de sa beauté blonde. Une tunique de pourpre la drapait comme une statue antique; ses bras nus soulevaient un vase d’albâtre; ses cheveux tombaient

en torsadés lourdes mêlées de filigrane et de perles. Mais la femme qui s'avavançait ne portait pas de voile et toute la ville connaissait l'insolence de sa beauté souveraine.

Elle glissa très vite, sans bruit, comme elle était entrée. Elle arriva ainsi derrière un étranger. Et des larmes l'inondaient, des sanglots convulsifs la secouaient toute; elle tomba à genoux, cachant son visage contre les pieds du Maître et lui disant son repentir, sa douleur, son dégoût d'elle-même dans ces larmes intarissables qui coulaient toujours.

Et Lui, il se taisait. Ce brisement d'une âme douloureuse et égarée il l'accueillait comme une oblation sacrée. La terre jusqu'à lui ne connaissait pas l'expression qui maintenant animait son visage. Jusque-là on pardonnait sans doute, mais avec quelle hauteur! on avait pitié mais de quelle distance! Et Lui, sa compassion infinie semblait combler le gouffre qui le séparait de la pauvre créature agenouillée. Son pardon semblait effacer tout un passé et créer une âme nouvelle. A travers son immobilité et son silence une tiède douceur surhumaine émanait de Lui que Joïdah le grand contemplatif éleva les mains répétant commé en rêve: "L'hôte inconnu est l'envoyé de Dieu."

Mais seul il comprenait. Un silence de stupeur planait, formidable, sur les convives. Ils regardaient scandalisés, révoltés. Jamais rien de plus contraire à leurs idées et à leurs mœurs n'aurait pu se produire. Qu'un rabbin se laisser approcher par une femme, fût-elle pure comme la lumière eût été un fait inoui. Mais une femme perdue! Le terrible silence précédait un éclat de tempête.

Marie n'entendait pas ce silence. Mais se souvenant qu'elle était venue porter au Maître un hommage moins indigne de lui que ses larmes, elle brisa à ses pieds le vase d'albâtre plein de parfums.

Et elle ne savait pas encore que plus précieux que le nard, l'arôme de son repentir montait comme l'encens ré-

servé de l'autel vers l'âme du Maître." C'est beau. C'est grand.

Mais sur la femme tombée devenue l'amie du Christ, je sais une page beaucoup plus belle, beaucoup plus grande encore, plus vivante et plus sublime auprès de laquelle tout est pâle et désuet.

Elle est très peu connue cependant, car elle se trouve dans un livre ignoré et que l'on ne lit plus depuis longtemps, un livre dont on devrait baiser et adorer chaque page, un livre auquel je crois et auquel j'espère croire toujours comme au Verbe de Dieu, un livre qui ennuie et qui enivre, un livre qui n'est pas un livre puisqu'il est l'effluve de Jéhovah: ce livre c'est celui qu'à défaut d'autre nom digne de lui, nos pauvres langues de la terre appellent l'Évangile.

*J.-M. Lelen.*

Troy, N.-Y., 25 février 1904.

---

*N. B.* — Dans l'article que j'ai publié le mois dernier sur Thomas Moore, un enchevêtrement de phrases s'est produit par suite d'une erreur d'impression.

Le premier paragraphe de la page 165 doit être rétabli comme suit:

“Voilà la note des amours vraies, des amours grandes que ne peuvent tuer ni la mort ni le péché. Ce n'est plus un cœur qui se repaît des charmes d'un autre, c'est un cœur qui, par la force invincible de sa tendresse, en améliore un autre. Être bon pour l'être aimé, lui pardonner toujours et quand même: ceci est copié sur une mère ou sur Dieu.”

J. L.

# UN PROBLEME D'ECONOMIE SOCIALE

*Omnium autem rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agricultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine libero dignius. (Cicero, de officiis, lib. : I, cap. XLII).*

De tous les moyens d'acquérir des biens, il n'en est pas de meilleur, de plus fécond, de plus doux, de plus digne de l'homme libre, que l'agriculture.

## II



Dans la première partie de cette étude, il a été dit qu'on ne saurait être en mesure de donner aux fils de cultivateur l'éducation qu'ils doivent recevoir pour conserver le respect et l'amour de l'agriculture qui les préserveront ou qui les débarrasseront, s'ils l'ont déjà, du préjugé qui fait croire que, lorsqu'on est instruit, l'on ne doit pas faire un cultivateur, sans recourir à un moyen qui me paraît être la solution du problème discuté dans ce travail. Et, ce moyen, il semble tout indiqué, dans l'établissement dans nos universités, de chaires agronomiques où l'on pourrait donner des cours d'économie rurale et d'agronomie aux élèves de nos écoles normales, à nos inspecteurs d'écoles, à nos conférenciers agricoles, à nos professeurs d'agriculture de l'avenir, aux jeunes propriétaires riches en biens-fonds à faire valoir dans nos campagnes, mais

incapables de les mettre en rapport faute de science agromomique, et, enfin, aux étudiants des professions libérales, destinées, pour un grand nombre, à vivre à la campagne, au milieu de nos populations rurales.

Ce moyen, il est approuvé par bon nombre de nos économistes, dans les classe dirigeantes de la société, et surtout parmi notre clergé éducateur. Mais, par contre, je dois dire qu'en certains quartiers, l'on semble oublier que, s'il est vrai que l'homme ne vit pas seulement de pain, il lui faut cependant, en premier lieu, du pain pour vivre. L'on paraît ne plus se souvenir que, si quelques hommes à l'esprit supérieur ont pu, en sortant des rangs de la classe agricole, atteindre les hautes sphères des connaissances et des jouissances intellectuelles, ils le doivent surtout au fait que ce sont les travaux agricoles de leurs pères qui les ont conduits là! Et, par suite de cet oubli, par suite du préjugé qu'on rencontre chez un trop grand nombre de gens instruits et qui perpétue la croyance que le cultivateur n'a pas besoin d'instruction, l'on en vient à écrire ce qui semble être une réponse aux demandes que nos éducateurs ont faites à nos universités de donner à l'agriculture, dans leur programme, le rang auquel elle a droit parmi les sciences et les arts qui sont l'objet de leur sollicitude. Je relève en effet, dans la plus jeune de nos revues littéraires l'idée suivante émise par un brillant jeune abbé, idée allant à dire que certaines sciences ne sauraient faire partie du programme de l'enseignement supérieur des sciences d'une université, mais sont plutôt du ressort des écoles de sciences appliquées. En émettant une telle idée, on oublie évidemment que l'agriculture a intérêt à ce que son rôle dans la société soit bien compris, non seulement de ceux qui iraient l'apprendre dans les écoles de sciences appliquées, mais encore et surtout de ceux qui sont appelés à donner la direction dans les études. Ce que ceux-là doivent connaître, c'est la philosophie de



l'agriculture, l'importance du rôle qui lui est assigné dans l'économie sociale, la nécessité qu'il y a d'amener la classe agricole à bien comprendre toute l'influence qu'elle exerce parmi les autres classes de la société. Or, ces connaissances, l'on peut fréquenter pendant des années une école de sciences appliquées, sans les acquérir. On forme bien dans ces écoles de bons ouvriers, mais non des hommes capables d'orienter la classe agricole vers les grands horizons qui lui sont ouverts lorsqu'elle reçoit la direction voulue. Quand l'on vient à étudier par le détail toutes les connaissances qu'il faut pour pénétrer à fond dans le domaine de la science agronomique, l'on s'aperçoit vite que ceux qui sont appelés à donner à notre classe agricole cette orientation, ont besoin de recevoir une éducation supérieure.

D'ailleurs, il est reconnu, maintenant, dans bien des pays, en dehors de notre province, qu'il est nécessaire d'enseigner l'agronomie à l'université et même au séminaire. Partant du principe qu'un homme instruit doit acquérir au collège des connaissances au moins élémentaires de toutes les sciences, afin de pouvoir, plus tard, se servir de la clé ainsi acquise pour pénétrer dans le domaine scientifique où il voudra se spécialiser, l'on admet que l'histoire naturelle et l'agriculture qui s'y rattache, tout spécialement par le sol, la plante et l'animal, ne sauraient être exclues de ce programme scientifique élémentaire. Ceci a été si bien compris par un professeur de science d'un grand séminaire de France, M. l'abbé Solanet, du diocèse de Mende, en Lozère, qu'il a cru devoir composer un cours complet de chimie agricole à l'usage de messieurs les ecclésiastiques dont il est le professeur. Voici quelques extraits de l'introduction qu'il a faite à son ouvrage et de l'approbation qu'il a reçue de son évêque pour l'avoir composé :

“ Pour justifier ”, dit l'auteur, “ combien l'enseignement de l'agriculture est, en ce moment, particulièrement opportun dans les séminaires, nous citerons les lignes suivantes détachées d'un article publié dans la semaine religieuse du diocèse de Mende, par son éminent directeur dont nous sommes heureux d'invoquer le témoignage.”

“ L'idée des syndicats agricoles est certainement juste. Si elle se développait et entraînait sérieusement en pratique, elle serait le salut... Le syndicat vulgarise les idées fécondes, combat la routine, met en lumière les procédés nouveaux que la science a créés pour tirer du sol le plus de rendement possible.”

“ Il y a certainement de quoi attirer l'attention et exciter le zèle apostolique du prêtre sérieux... Tout est moyen pour sauver les âmes, aux mains des apôtres. Parlez de ce principe: si vos paroissiens s'en vont à l'aventure, à travers le monde, demander à la grande ville le pain de chaque jour, aujourd'hui ou demain, tôt ou tard, eux et les leurs tomberont dans l'oubli de la religion. Il faut donc les retenir sur leur motte de terre et si vous voulez les retenir, il faut qu'ils y puissent vivre. Les syndicats agricoles, avec toutes les œuvres qui se groupent autour de leur ambiance sont un moyen efficace pour enrayer le mal. Les prêtres de nos campagnes ont là un grand rôle à remplir. Les moines ont sauvé le monde par le travail des champs. C'est par l'agriculture que les ouvriers de Dieu remettront la société sur ses bases.”

Que l'on remplace les mots “ syndicats agricoles ” dans ce qui précède par ceux de “ cercles agricoles ” et l'on trouve dans ces lignes l'application absolue des idées qui ont présidé à la réalisation de l'œuvre poursuivie par messieurs les missionnaires agricoles, dans nos campagnes.

Voici comment Mgr l'évêque de Mende a accueilli ce bon livre:

“ Vous avez voulu ”, dit-il à l’auteur, “ combler une lacune dans l’enseignement de la science agricole, en donnant une place à votre livre entre les gros traités peu pratiques, et les cours élémentaires trop succincts. Il me semble que vous avez pleinement atteint ce but par l’étendue de matières que vous embrassez, par les applications pratiques que vous poursuivez et aussi par le contrôle scientifique que vous avez trouvé auprès des professionnels les plus éminents.”

“ Fruit de vos longues études et de votre laborieux enseignement au grand séminaire, votre *“ Cours complet de chimie agricole ”* s’adresse tout particulièrement au clergé des campagnes, afin de l’aider par d’utiles conseils, à procurer, comme vous le dites, le perfectionnement moral et religieux des populations rurales qu’il est appelé à évangéliser.”

“ Pourquoi le prêtre ne se servirait-il pas de ses connaissances en agriculture pour conduire les âmes au bien et arrêter le dépeuplement de nos campagnes, en retenant leurs habitants au sol mieux cultivé et plus rémunérateur et en favorisant les associations agricoles qui seront pour eux, une sauvegarde matérielle et spirituelle.”

Voilà bien une voix d’évêque qui semble être l’écho fidèle de celle qu’ont fait entendre Nosseigneurs les archevêques et évêques de la province ecclésiastique de Québec lorsqu’ils ont institué l’œuvre des Missionnaires agricoles, cette œuvre au sujet de laquelle M. l’abbé Solanet nous écrivait les lignes suivantes: “ L’institution des missionnaires agricoles par vos vénérés évêques joint à l’établissement de chaires agronomiques dans des séminaires d’Italie et à l’enseignement agricole donné dans quelques séminaires de France indique une orientation nouvelle des études et de l’apostolat du clergé d’où il pourra résulter beaucoup de bien.”

Toutes les citations qui viennent d'être faites corroborent pleinement l'opinion émise qu'il y a nécessité d'introduire l'enseignement de l'agriculture dans tout notre système d'éducation, à commencer par l'université comprenant ici le grand séminaire, qui lui est affilié, opinion qui a été énoncée par un vœu formulé et adopté à l'unanimité dans une des conventions de Messieurs les Missionnaires agricoles.

L'on sera peut-être surpris de voir un professeur de grand séminaire inculquer à ses élèves ecclésiastiques l'idée de l'enseignement agricole comme devant faire partie de leur programme d'études. Mais, si l'on veut réfléchir quelque peu, l'on sera vite convaincu que, s'il est une classe qui, au point de vue d'une éducation spéciale propre à la rendre apte à remplir sa mission terrestre, mérite l'attention particulière des éducateurs et surtout des éducateurs religieux, c'est bien la classe agricole. Prenant la chose d'un point de vue élevé en dissertant sur les principes de l'éducation, voici ce que dit Lapeyre, dans un récent numéro de la *Revue du Monde catholique*:

“Le but de la vie consiste à concourir à la perfection de l'œuvre de Dieu en perfectionnant notre vie et celle de nos semblables. La perfection de cette vie et la perfection de l'autre sont solidaires, connexes, étroitement dépendantes...”

“Loin donc de se désintéresser de la vie présente, l'éducation doit s'intéresser à tout, s'y intéresser vivement...”

“L'éducation doit donc nous apprendre à tirer de notre activité et de l'ensemble de nos facultés le maximum de vie pour les autres.”

“De quoi vivent tous les hommes? Ils vivent d'abord de matières organiques dont la nature est trop avare pour qu'on puisse les obtenir sans travail, en quantité suffisante. Ces matières vitales, une fois créées par le travail,

risquent fort d'être accaparées par un certain nombre d'hommes disposés à s'en emparer par violence, par ruse ou autrement, ce qui condamne tous les autres à mourir de faim. Il y a donc des mesures à prendre pour empêcher cela."

"Ces mesures doivent être de deux ordres: d'ordre individuel ou privé et c'est ce qui constitue la vertu individuelle et d'ordre social ou public, ce qui comprend le fonctionnement de la justice publique et les organisations créées par l'inspiration des vertus chrétiennes."

"En conséquence, si nous voulons que, selon le vœu de Dieu, le plus grand nombre d'hommes possible puisse vivre sur la terre, convenablement, nous devons faire régner dans l'humanité trois grands principes, trois grandes règles ou lois:"

"1° La loi du travail. — Chaque homme doit se rendre le plus apte possible au travail, et travailler dans toute la mesure de ses forces et de ses facultés afin de créer la plus grande quantité possible de ressources vitales pour l'humanité!"

"2° La loi de la sobriété. — Chaque homme doit s'efforcer de restreindre sa consommation, en éliminant de ses dépenses tout ce qui ne contribue pas directement ou indirectement à la production ou à l'accroissement de la vie humaine... La loi de sobriété est donc le corollaire indispensable de la loi du travail. Les éléments de vie humaine créés par celle-ci, celle-là les ménage et en prévient la dilapidation."

"3° La loi de charité. — Il ne suffit pas que les produits *biogènes* soient créés par le travail de chacun et ménagés par la sobriété. Il y a beaucoup de personnes, qui à cause de leur âge, ou de leur état de santé, ou d'infirmi-

tés diverses, ou de difficultés sociales au milieu desquelles elles se trouvent, ne peuvent pas travailler... Ces personnes-là ne peuvent vivre que de dons... Le sentiment qui préside à la distribution de ces dons s'appelle la charité... On voit que la loi de charité résume et implique les deux lois précédentes."

D'après cette citation de Lapeyre, on voit donc que l'éducation doit tendre à rendre l'homme travaillant, sobre et charitable. Or, est-il un homme plus naturellement enclin au travail, à la sobriété et à la charité que l'homme des champs, surtout si, dès son jeune âge on lui donne une éducation et, au cours de cette dernière, à mesure qu'il vieillit, une instruction qui le conserve à la culture de la terre? Nulle classe n'offre un plus beau champ au dévoué labeur de l'éducateur chrétien que la classe agricole parmi laquelle, toujours, le travail, la sobriété et la charité sont en honneur. N'a-t-on donc pas raison de chercher à remettre cette noble classe à son vrai niveau, en donnant une éducation agricole supérieure à ceux qui sont chargés de l'instruire et de la diriger, afin qu'eux-mêmes, pénétrés de l'importance du rôle qu'ils ont à jouer et comprenant bien ce que nous appelons la philosophie de l'agriculture, puissent en inculquer les principes à nos fils de cultivateurs, à tous les étages de leur éducation et de leur instruction.

Cette nécessité d'une éducation spéciale et d'une instruction de premier ordre en agriculture pour la jeunesse de la classe agricole est reconnue partout d'ailleurs. Un professeur australien, rapporte le *Journal du Département d'Agriculture de Victoria*, disait ce qui suit à l'adresse d'instituteurs réunis en convention au collège de Melbourne:

"La première chose à faire est de poser des principes et de démontrer des faits dont l'instituteur profitera pour

préparer des leçons attrayantes pour l'enfant de la campagne et utiles dans leur application à la vie rurale, tout en restant en strict accord avec les préceptes de l'enseignement moderne."

"Le but principal est d'inculquer à l'esprit de l'enfant des vérités indiscutables et l'objet final d'inspirer l'amour de la vie rurale à l'enfant en lui en faisant comprendre la beauté!"

C'est en Belgique surtout que l'on semble le mieux comprendre cette nécessité d'instruire en premier lieu, sur les choses de l'économie rurale et de l'agronomie, ceux qui sont chargés d'enseigner ces choses à la jeunesse de nos campagnes. On trouve que là le clergé est le plus avancé dans cette méthode, et les socialistes s'en plaignent en constatant que ça permet aux catholiques de garder au moyen de leur science agronomique acquise dans les collèges, les séminaires et les universités un puissant contrôle sur la classe agricole.

Max Turmann dit à ce sujet que les prêtres belges sont initiés dans les grands séminaires aux œuvres et institutions économiques. Avant leur entrée au séminaire, les futurs prêtres reçoivent, pour la plupart, un enseignement agronomique qui est donné dans un grand nombre de collèges ecclésiastiques. Cet enseignement est même subventionné par l'Etat. On a souvent demandé ce que les petits séminaires ont à voir avec un enseignement agronomique et l'on a répondu que ces petits séminaires sont des collèges très fréquentés, surtout par des jeunes gens de la campagne se destinant à la prêtrise ou s'intéressant spécialement aux choses de la campagne qui, dans toutes les carrières, leur seront pour l'avenir, d'une haute utilité.

Parmi les prêtres qui s'occupent d'œuvres rurales, aucun ne se contente des notions agricoles qu'il a reçues

sur les bancs du collège. Ils complètent leur instruction scientifique; plusieurs même acquièrent des diplômes officiels. Leur compétence est incontestée et elle est d'ailleurs, très réelle. Aussi grâce au clergé, ajoute encore Max Turmann, assistons-nous à une magnifique efflorescence d'institutions d'intérêt agricole. Les évêques belges ont publiquement encouragé leurs prêtres à se dévouer aux œuvres rurales. Ils ont fait plus que d'approuver et de conseiller. Plusieurs ont dressé des ecclésiastiques pour leur confier l'officielle mission de promouvoir et d'inspecter les associations et institutions rurales.

En France, en 1895, l'on a créé à l'Université un doctorat ès sciences politiques et économiques avec option, comme matière à étudier, entre l'économie rurale, l'économie industrielle ou l'économie coloniale. Aujourd'hui, neuf universités françaises donnent l'enseignement de l'économie rurale.

On va plus loin, maintenant, et l'on demande que cette étude soit rendue obligatoire dans la faculté de droit, avec examen aussi obligatoire. L'université de Rennes vient de créer une chaire botanique appliquée à l'agriculture.

Aux Etats-Unis, l'on a compris que, si l'on veut que les nombreux collèges d'agriculture qui existent là reçoivent un bon contingent d'élèves, il faut préparer ces derniers dans des écoles secondaires, afin que, avec une telle préparation, l'on puisse donner un enseignement agricole réellement supérieur dans les collèges. On trouve de ces cours préparatoires dans le Minnesota, le Nébraska, le Wisconsin, l'Alabama, la Californie, la Virginie et dans nombre d'autres Etats.

Il importe donc que, si nous ne voulons pas rester en arrière, notre province prenne les mesures nécessaires pour que nos fils de cultivateurs ne puissent plus dire qu'ils quittent la ferme parce qu'ils ne veulent pas se condamner à un travail d'ignorant pour toute leur vie. En



organisant notre instruction sur un pied agricole supérieur, nous ne mettrons pas de temps à démontrer à ces pauvres dévoyés de l'agriculture qui préfèrent à cette dernière la vie de la ville et de l'atelier, que le travail de la terre, au lieu d'être une besogne d'ignorant est celle qui exige le plus de connaissances. Un vieil Irlandais du nom de O'Brien avait été employé sur une ferme pour faire un fossé. Il s'était tellement bien acquitté de cette tâche que le propriétaire enthousiasmé lui dit: "O'Brien, ce fossé est un ouvrage digne d'un roi!" Le vieil Irlandais fit un salut respectueux et répondit: "Les O'Brien ont été rois autrefois." Par l'éducation agricole telle que nous la rêvons nous arriverons nous aussi à faire faire à nos fils de cultivateurs un travail digne de rois, ce qui leur rappellera que le premier agriculteur, Adam, a lui aussi été un jour le roi de la terre.

Cette étude est déjà trop longue. Cependant, avant de la clore, je veux répondre à une question que nous ont posée quelques amis avec lesquels nous avons souvent causé du problème qui est le sujet de la présente étude. Voici cette question: "Quel serait le meilleur mode à suivre pour commencer à mettre en application un système quelconque de cours d'agriculture universitaires ou collégiaux. Bien que nous ne nous sentions pas qualifié à donner la réponse demandée, nous nous risquons cependant à émettre notre idée personnelle, qui est celle-ci:

Il faudrait d'abord ouvrir une carrière officielle aux jeunes agronomes instruits, afin de les encourager à faire des études spéciales en agronomie et en économie rurale. Notre système de cercles agricoles qui fonctionne régulièrement depuis plusieurs années déjà, et celui des Comices agricoles (Farmers' Institutes) qui commence à s'implanter, nécessite l'emploi d'un bon nombre de conférenciers. Rien n'a encore été fait pour former de tels conférenciers. Nos écoles d'agriculture ont besoin de déve-

loppement. Pour activer ce développement il faut aussi des professeurs, et à venir jusqu'à présent l'on n'a rien fait pour en former. Que l'on commence donc par passer une loi permettant à notre Département d'agriculture officiel provincial d'offrir un salaire assuré comme conférencier, comme professeur, à vingt ou vingt-cinq jeunes gens (ce nombre ne serait certainement pas trop grand) qui seraient qualifiés pour remplir ces positions. Puis, qu'on offre à ces jeunes gens le moyen de se qualifier en les mettant à même de suivre des cours d'agronomie et d'économie rurale. Certains qu'ils ont devant eux une carrière ouverte ils se porteront vers les institutions qui leur offriront ces cours et l'on aura, de cette façon, jeté les bases d'une organisation qui nous permettra de travailler à la réforme de l'éducation et de l'instruction des fils de cultivateurs, toujours en vue de l'axiome cité précédemment, posant le principe "qu'il faut que chacun soit instruit selon le milieu dans lequel il doit vivre".

Comme mouvement initial de l'organisation de ces cours, l'on pourrait débiter par un cours d'économie rurale et d'agronomie en quarante ou cinquante leçons données dans nos écoles normales de garçons et auxquelles serait admis à assister gratuitement, le public. Ce même cours modifié, serait aussi donné, séparément, dans nos écoles normales de filles, mais sans admission pour le public.

Puis, pour atteindre la jeunesse de nos collèges classiques et de nos grandes écoles dites commerciales, et leur faire envisager l'agriculture comme une carrière ouverte même aux gens instruits, ou du moins, comme une branche de connaissances humaines qu'ils peuvent être appelés, plus tard, à faire apprécier par ceux qui viendront en contact avec eux, une conférence sur l'économie rurale serait donnée chaque année à la classe de rhétorique de chaque collège et à l'avant-dernière classe des

grandes écoles, et une conférence sur l'agronomie générale serait donnée chaque année à la classe de physique ou dernière classe de chaque collège ainsi qu'à la dernière classe des grandes écoles, et, tous ces cours comporteraient un examen annuel.



LA MOISSON

Il ne me reste plus qu'à ajouter les quelques lignes suivantes, en terminant cette étude: Le commerce et l'industrie, depuis quelque temps, souffrent beaucoup des grèves qui éclatent à tous moments. S'est-on jamais dit que la plupart de ces grévistes qui crient

que les gages qu'ils gagnent ne suffisent plus à rencontrer la cherté de la vie, sont des fils de cultivateurs qui ont déserté le foyer rural? Leur affluence à la ville a rompu l'équilibre, de là ces misères de toutes sortes engendrées par la guerre entre le capital et le travail. Attachons-nous à démontrer qu'il y a, à la campagne, un immense atelier, celui du Bon Dieu, où jamais l'on ne chôme, où l'on est toujours payé en proportion de son travail et où le salaire rencontre toujours tous les besoins, parce que c'est l'atelier lui-même qui fournit amplement les nécessités de la vie à celui qui y travaille. Là, il y a deux équipes, celle du jour qui se compose des ouvriers du Maître, celle de la nuit qui ne se compose que du Maître lui-même qui travaille pendant qu'il permet à ses ouvriers de se reposer. Cette merveilleuse association du capital divin avec le travail humain est la seule qui puisse rétablir l'équilibre rompu des forces de notre société moderne. C'est donc faire l'œuvre de Dieu que de travailler au maintien de cette association. Celui qui fait ce travail mérite aussi de la patrie autant que le soldat qui la défend au prix de son sang. Je trouve cette idée bien noblement exprimée par une de nos gloires littéraires qui vient d'être couronnée par l'Académie française et qui, à la page 168 de son dernier roman, "*L'Oublié*" qui lui a valu cette couronne, écrit ceci: "*Défricher, labourer, semer, c'est la noblesse de la main de l'homme; c'est presque aussi beau que de porter le drapeau.*"

J.-C. Chapais.



## LA PART DES CIRCONSTANCES DANS LA FORMATION DU CARACTERE AMERICAIN

I. — Causes qui ont développé chez les Américains l'activité, l'esprit d'entreprise et l'optimisme. — Mouvement progressif et ininterrompu de la richesse. — Les immigrants des pays à formation communautaire. — II. — Versatilité des Américains. — Leur aptitude à exercer différents métiers. — Abraham Lincoln. — III. — Les charlatans aux Etats-Unis. — L'absence du ridicule. — Le camelot de langue anglaise et l'émigré. — L'esprit d'indépendance s'exagère chez l'ancien prolétaire asservi. — Influence égalitaire et civilisatrice de la vie d'hôtel. — L'exagération des manifestations patriotiques chez le naturalisé. — Chauvinisme développé à l'école, dans la presse et dans la chaire. — L'Irlandais apportant à sa nouvelle patrie ses tendances à l'exagération a trouvé des éléments congéniaux. — IV. — Types du Far-West, types transitoires. — Bizarreries du tempérament américain. — Sources probables.

“ Pous un Américain la vie entière se passe comme une partie de jeu, un temps de révolution, un jour de bataille ”.

(A. De Tocqueville, *De la Démocratie en Amérique*, vol. I, p. 494, 1835.)

“ La vie pour la plupart des Américains est une entreprise, les hommes des moyens ou des obstacles, le monde, un endroit où l'on se coudoie, se heurte où se bouscule. ”

(V. Cherbuliez, *Après fortune faite*, p. 199, 1892.)

Les physiologistes qui font de l'homme le produit des nécessités de la vie, de l'éducation, de l'entourage trouvent aux Etats-Unis d'excellents arguments au soutien de leur thèse, car, concurremment avec les facteurs que j'ai indiqués plus haut, les circonstances économiques et sociales ont influé fortement sur l'évolution de l'âme américaine et déterminé quelques-unes de ses idiosyncrasies.

Plusieurs raisons spéciales concourent à faire de l'Américain l'être âpre au gain, actif, entreprenant, optimiste et versatile qu'il est. Plusieurs causes, en dehors de l'influence celtique, contribuent à en faire un citoyen amoureux de réclame, épris de charlatanisme, égalitaire forcené et bruyant patriote.

\* \* \*

L'émigré venu dans ce pays depuis le commencement du siècle n'avait qu'un but, échapper à la pauvreté et à l'indigence; il est arrivé au milieu d'hommes dont l'idéal unique est devenu la richesse; il trouve d'immenses étendues de terres fertiles à défricher, des ressources inépuisables à développer; il s'incorpore à ses nouveaux compatriotes comme un soldat qui prend place au milieu d'une armée en marche et pleine de l'enthousiasme de la lutte. Il ne sera considéré de ses camarades que s'il se bat bien, c'est-à-dire s'il s'enrichit. Vaincu dans une première escarmouche, il ne se décourage pas et retourne allégrement au combat; s'il a été délogé d'une position, il réussit à s'emparer d'une autre et à s'y maintenir. Dans cette armée aucune désertion ne se produit, personne ne songe à quitter son poste, et tous les combattants meurent les armes à la main.

Les touristes d'outre-mer parlent avec ébahissement de l'énergie féroce de l'Américain, de ses conceptions colossales, de ses entreprises extraordinaires, des maisons à vingt étages qu'il construit, des fortunes mondiales qu'amassent ses spéculateurs et ses charlatans.

Ainsi, nous sommes étonnés au récit des faits héroïques accomplis au moyen âge, devant les gigantesques monuments, merveilles d'art et de patience qu'il nous a légués. Au moyen âge, l'Europe avait tout ce qu'il fallait pour réaliser de grandes choses au soutien et sous l'inspiration de l'idée religieuse. L'Amérique du XIXe siècle a possédé toutes les conditions requises pour réaliser de grandes choses dans le domaine matériel. A l'époque des Croisades la foi chrétienne était profonde en Europe et la pensée de l'éternité planait sur toutes les préoccupations du temps. En Amérique à notre époque, la foi en l'homme et en la conquête des biens d'ici-bas remplit toutes les âmes.

Dans la complexité des mouvements qu'accomplissent les sociétés, dans la variété des formes successives qu'elles affectent, il y a toujours une tendance dominante qui détermine la plupart des actes.

On a pu facilement l'indiquer pour la France, au cours des derniers siècles, c'était le désir de la gloire, la soif de la domination intellectuelle; pour l'Angleterre c'était la poursuite de l'expansion territoriale. Aux Etats-Unis pendant tout ce siècle, le mot d'ordre a été: "Enrichissez-vous".

Tout se prêtait à la réalisation de cette ambition: sol fertile offrant sous des climats divers les produits de toutes les zones, vastes forêts, riches bassins miniers, la main-d'œuvre en abondance et la houille, ce *deus ex machina*.

Dans les pays d'ancienne colonisation le laboureur succède à une longue lignée de laboureurs qui ont exploité le même champ et en ont tiré leur subsistance; le sol rend chaque année le même tribut.

En Amérique ce sont, chaque année, de vastes espaces de terre jusqu'alors incultes, des forêts vierges, des carrières, des mines encore inexploitées qui jettent leurs richesses dans la circulation.

La population se développant sans cesse dans des proportions rapides, on comprend quelle prospérité continue a dû en résulter pour les propriétaires fonciers, pour les possesseurs d'immeubles qui ont vu leurs loyers augmenter sans interruption d'année en année, pour les boutiquiers dont la clientèle se doublait parfois en quelques jours, après l'arrivée de navires chargés d'immigrants.

Ceux qui arrivaient n'étaient d'abord des concurrents, ni dans le négoce, ni dans les carrières libérales, ni dans la spéculation sur les terrains; c'étaient des ouvriers et des consommateurs, tous ignorant les habitudes du pays, un grand nombre ne parlant pas la langue dominante et qui se trouvaient à la merci des habitants déjà établis, lesquels ne se sont jamais fait faute de les exploiter.

Disons de suite qu'ils n'ont pas eu trop à s'en plaindre, car une fois initiés aux mœurs, familiers avec la langue anglaise et devenus *Américains*, eux-mêmes ont exploité à leur tour d'autres immigrants. Cette exploitation a été la brimade obligatoire des nouvelles recrues.

Comment cet homme sans beaucoup d'instruction, sans aptitudes extraordinaires, arrivé tout jeune, d'Allemagne, d'Irlande ou de Norvège est-il parvenu à remuer des centaines de milliers de dollars, et à conquérir la haute situation qu'il occupe? Il a su deviner le goût montant du public pour tel ustensile, tel objet de toilette, telle drogue. Peut-être n'a-t-il rien deviné du tout; il voulait simplement gagner sa vie, s'enrichir comme ses voisins; il a établi un petit commerce de liqueurs ou d'épiceries et la vogue est venue. La rage de la bicyclette qui sévit depuis six ans aura été, sans doute, dans beaucoup de villes des Etats-Unis, le point de départ de grandes fortunes. Les chemins de fer qui sillonnent le pays dans tous les sens ont pu être entrepris à coup sûr, car les immigrants étaient toujours prêts à venir à l'appel des capitalistes, féconder les terres incultes traversées par les nouvelles lignes et semer des villes dans le désert.



Les Etats-Unis sont le seul pays où l'inventeur n'est pas le malheureux classique, victime de tous les déboires, en butte à toutes les déceptions et qui finit à l'hôpital ou dans une maison de santé; car la routine ne s'y est pas encore implantée, car, le succès inspire la confiance. Puisque depuis de longues années, tout le monde a réussi, pourquoi ne réussirait-on pas? Puisque la plupart des personnes qui jusqu'à présent ont risqué beaucoup, ont gagné beaucoup, pourquoi n'en serait-il pas encore ainsi? Le fond sur lequel reposent toutes les entreprises reste inépuisable: d'immenses ressources en terres, en numéraire, l'activité ambiante, l'amour général de la nouveauté.

Une circonstance qui favorise singulièrement l'esprit d'entreprise, c'est que nul n'est exposé à manquer de pain et l'on pourrait dire, en dehors de certaines époques de crise, à manquer d'ouvrage, pour peu qu'il ait de la prudence et de la prévoyance. Les capitaux ne sont pas oisifs, on veut qu'ils rapportent et le rentier se contentant d'un faible trois pour cent n'est pas une espèce commune aux Etats-Unis.

Il n'en sera pas toujours ainsi évidemment; le trop plein de la production commence à se faire sentir; les cinq ou six dernières années ont marqué dans la prospérité générale une certaine décroissance dont les principaux symptômes ont été la crise agricole dans l'Ouest et la dépression de l'industrie manufacturière dans l'Est. Les occasions de s'enrichir rapidement se font plus rares. Ils sont nombreux les Américains qui regrettent d'avoir, dans le passé, négligé ces occasions qui, pensent-ils, ne se représenteront plus.

"Ah! monsieur, si j'avais su, dit l'un, ce morceau de terrain que vous voyez là, j'aurais pu l'acheter à deux sous le mètre; aujourd'hui il vaut deux dollars. Je serais millionnaire". "Si j'avais continué tel commerce qui prospérait suffisamment, raconte un autre, j'aurais béné-

ficié des années d'abondance qui ont suivi celle où je l'ai abandonné; mon successeur a acheté à des conditions très avantageuses; une fabrique s'est établie dans le voisinage et ça été pour lui la fortune". "Un ami m'avait demandé de placer mes économies dans une petite industrie qu'il fondait, dira un troisième, j'ai refusé. J'aurais dû prévoir que cette industrie n'ayant pas encore de rivales rapporterait gros, j'ai manqué l'occasion de décuplé mon avoir". Enfin les ouvriers parlent des énormes salaires d'autrefois et se plaignent des difficultés de l'heure présente "Je gagnais dans ce temps-là, quatre ou cinq dollars par jour, mais j'étais jeune, je portais de beaux habits, je m'amusaissais, je dépensais follement. Ah! si j'avais su!".

Quelles que soient les conditions actuelles et les perspectives de l'avenir, il n'en est pas moins vrai que tout dans le passé a eu pour effet de développer chez l'Américain la confiance en soi, l'esprit d'entreprise et l'optimisme.

Jusqu'à ces dernières années, les familles habitant les villes sont rarement restées stationnaires dans les emplois et métiers pénibles; il y a eu pour elles généralement une ascension ininterrompue. Les enfants d'immigrants nés aux Etats-Unis sont fort rarement domestiques, terrassiers, ouvriers tisseurs ou fileurs. Les uns ont suivi le précepte populaire. "*Gagne l'Ouest, jeune homme, et achète une ferme*". (*Go West, young man, and buy a farm*): d'autres, au sortir de l'école publique, se sont lancés dans le commerce et les affaires, sont devenus avocats, médecins, pharmaciens, mécaniciens, dentistes, etc. Les métiers exigeant le plus de fatigue et rapportant le moins sont généralement exercés par des immigrants. Les familles en outre, deviennent moins nombreuses à mesure que leur aisance se développe.

Parmi les descendants des étrangers qui de 1860 à 1870, sont arrivés en haillons à New-York, Philadelphie ou Boston, il ne se trouve certainement, à l'heure qu'il est, qu'un

très petit nombre d'ouvriers manuels et de non-propriétaires. Les seules familles qui végètent dans les bas emplois sont celles que mine l'alcoolisme.

Les théories émises par certains écrivains relativement à la part d'influence de l'école dans l'infériorité ou la prétendue infériorité économique des peuples non anglo-saxons, ne sont pas confirmées aux Etats-Unis. Ici, les immigrants, qu'ils soient issus de sociétés à formation communautaire ou de sociétés à formation particulariste réussissent également bien dans l'industrie, l'agriculture ou le commerce, pourvu seulement qu'ils sachent calculer et n'abusent pas des spiritueux; et cela indépendamment du système scolaire auquel ils ont été soumis dans leur jeunesse. L'énergie, l'esprit d'initiative, l'orgueil de ne compter que sur soi-même se développent en dehors du grec et du latin, de la comptabilité et du *foot ball*. Nombre de citoyens américains qui ont fait un chemin rapide sont nés et ont été élevés en Allemagne, en France, en Autriche, de même qu'aux Etats-Unis, et dans la Grande-Bretagne. Les Canadiens-Français émigrés il y a trente ou quarante ans, sont presque tous riches aujourd'hui. La plupart des émigrés, il est vrai, n'avaient pas fait de cours classique, mais quelque connaissance du grec et du latin n'aurait pas vraisemblablement entravé leur carrière, ainsi que nous le prouve la présence d'un certain nombre de bacheliers fourvoyés parmi les *business men* les mieux cotés de l'Union.

## II

On a remarqué la versatilité de l'Américain, son aptitude à exercer successivement divers métiers qui exigent d'ordinaire des talents tout à fait variés, la facilité avec laquelle il passe presque sans transition, sans préparation, sans stage, d'une carrière à une autre. On n'est pas un bon colon si l'on ne peut se plier ainsi à toutes les besognes et,

du reste, les besoins de la colonisation développent ces talents et ces aptitudes multiples. Les Anglais ont un mot pour désigner le colon idéal, ils l'appellent "*a good all round man*" que l'on traduirait littéralement par "un homme bon tout autour", c'est-à-dire un homme sachant se débrouiller partout. Rien ne l'embarrasse: il est parti avec un attelage pesamment chargé à travers un pays encore inculte; on lui a indiqué la direction à prendre, il a compris en deux mots et s'oriente parfaitement. Un ruisseau se présente qu'il s'agit de franchir; il ne se démonte pas pour si peu, il apporte avec lui une hache et d'autres outils indispensables, il a bientôt abattu quelques arbres, improvisé un pont et le voilà de nouveau en route. Une pièce de son attelage se brise, il l'aura bientôt réparée; il saura au besoin ferrer ses chevaux, et il construira lui-même sa hutte en bois brut quand il sera arrivé à destination.

Il y a loin de cette universalité à la spécialisation infinie des métiers et des négoce qui s'est établie dans les pays d'Europe, de cette vie large à la vie renfermée, mesquine, craintive entre un percepteur du revenu, un gendarme, un garde-champêtre, des huissiers et autres "*verbalisants*" et "*instrumentants*" qui est celle des vieilles sociétés. L'endroit solitaire où le colon aura bâti sa hutte deviendra un village, une ville et, nous le retrouverons lui-même, vingt ans après, banquier ou bien *avocat-notaire-avoué*, ayant été à tour de rôle, patron d'une scierie, spéculateur en terrains, épicier, pharmacien, etc.; il finira peut-être par être député au Congrès ou sénateur.

La Biographie américaine, et Dieu sait ce qu'elle est étendue, abonde en exemples de cette sorte.

L'un des héros les plus populaires des Etats-Unis, l'ancien président Abraham Lincoln savait à peine lire à l'âge de vingt et un ans.

"Il venait d'arriver dans l'Etat de l'Illinois, dit un de

ses biographes (1), avec une paire de bœufs. Qu'allait-il faire? Il était fort et pouvait enfoncer sa hache dans le tronc d'un chêne plus avant qu'aucun homme de Pigeon-Creek, l'endroit où son père s'était établi. Il savait manier l'aviron; il pouvait conduire sur le fleuve une cargaison de bois ou de céréales jusqu'à la Nouvelle-Orléans et la vendre aux bourgeois de la ville. Il n'aimait pas le travail manuel cependant, et trouvait que lire un livre est une occupation beaucoup plus agréable et plus facile; mais son instruction insuffisante ne lui permettait pas de gagner sa vie comme maître d'école.

Il ne lui restait donc qu'à faire comme son père, labourer la terre, abattre des arbres et les débiter en pieux et en perches pour les haies."

Dans un voyage qu'il fait à la Nouvelle-Orléans sur une petite embarcation qu'il a construite lui-même, il assiste à une vente aux enchères de Nègres et de Nègresses, et il semble avoir eu là le pressentiment de sa destinée future. En sortant de la salle, "ému jusqu'aux larmes et l'âme en feu, il dit à son compagnon: "John, si jamais j'ai la chance de frapper cette institution (l'esclavage) je frapperai fort, par le Dieu éternel!" A son retour de la Nouvelle-Orléans, il aide son père à construire une hutte, puis il s'engage en qualité de commis chez un petit détaillant d'épicerie et de comestibles.

Dans l'intervalle un fier-à-bras du nom de Daniel Needham qui a entendu parler de la force de Lincoln l'a défié à la lutte corps-à-corps, et Lincoln a renversé deux fois son adversaire, ce qui l'a rendu très populaire dans le pays.

Mais voilà que cette popularité porte ombrage à une bande de "bullics" qu'on appelle "Les gars de Clary Grove". Ces aimables jeunes gens ont l'habitude de se

---

(1) Charles C. Coffin, *Abraam Lincoln*, p. 49. (New-York, 1893.)

promener le soir, à travers les villages, criant, hurlant, vociférant et effrayant les femmes et les enfants; ils s'arrêtent aux débits de liqueurs, se font servir à boire sans payer et s'amuseut parfois à briser verres et bouteilles. Ils assomment avec plaisir un étranger et maltraitent tous ceux qui sont plus faibles qu'eux. Ils considèrent comme un sport des plus exquis d'enfermer un homme dans une barrique et de le faire rouler au bas d'une colline. En un mot, ils sont la terreur du pays.

Leur chef et champion lutteur, Jack Armstrong, tient absolument à se mesurer avec le commis Lincoln. Celui-ci refuse tout d'abord, car il a maintenant des idées plus sérieuses; mais on le supplie de toutes parts d'accepter le défi; des paris s'engagent sur les résultats de la lutte; enfin il cède aux sollicitations et terrasse Jack. Son autorité est dès lors solidement établie. Une compagnie de milice est formée pour aller réprimer les incursions des Indiens, Lincoln en est élu capitaine.

A son retour de l'expédition, il se porte candidat à la législature et est défait. Il devient ensuite successivement épicier, marchand de comestibles, receveur des postes d'un petit village (le bureau des postes tient dans le fond de son chapeau), arpenteur, bûcheron, enfin député à la législature.

Un ami lui a prêté un ouvrage de droit qu'il étudie à ses heures de loisir et, à l'âge de vingt-huit ans, il se met à exercer la profession d'avocat, dans la capitale de l'Etat (en 1834). Ses biographes ne disent pas qu'il ait eu à passer aucun examen, à faire aucun stage ou à obtenir aucun diplôme.

De nos jours encore l'accès à toutes les carrières est excessivement facile dans certaines parties de l'Ouest. Voici une ville qui s'élève avec la rapidité d'un retranchement militaire. Des spéculateurs ont fait l'acquisition de vastes terrains que recommandaient quelques circonstances

avantageuses, l'existence d'une force hydraulique, la proximité d'un chemin de fer, etc., etc. Il s'agit de mettre le temps à profit et d'attirer, au plus tôt, les colons qui feront rendre cent pour cent au capital placé. Il va falloir, du jour au lendemain, se procurer des médecins, des hommes de loi, des instituteurs; car il est important que les prospectus lancés dans le public portent cette mention, "Notre ville possède un bureau de poste, une banque, deux médecins, deux avocats, un pharmacien, etc.". Un ex-commis transformé en avocat, un ancien pharmacien improvisé médecin sont acceptés et même prônés avec zèle, l'intérêt des propriétaires aidant, et l'on n'est pas rigoureux sur la question diplôme.

On comprend que dans ces villes créées en une année et dont la population est cosmopolite et de toute provenance, il soit facile de pêcher en eau trouble. La question du prestige du "natif" sur laquelle je reviens souvent car elle a eu une grande importance dans l'évolution des mœurs, ici encore joue un rôle: si, par exemple, dans la ville de création récente, le médecin qui n'a jamais étudié la médecine et l'avocat-notaire qui s'est contenté d'apprendre certaines formules légales sont des "Américains", jamais un simple étranger n'osera contester leurs titres ou leur habileté.

Evidemment les clients de ces messieurs seraient en droit de se plaindre; cependant il est très rare que les journaux ou les tribunaux aient à s'occuper de revendications basées sur une absence de diplômés ou l'incompétence professionnelle.

Si le niveau des carrières libérales ne gagne rien à cet état de choses, l'égalité y trouve son compte. Un cultivateur, un avocat, de même qu'un négociant est un "homme d'affaires": "je suis dans les affaires de loi, "*I am in law business*", vous dira un jeune homme inscrit au barreau. "*I am in farming business*", je suis dans les affaires agri-

coles, vous dira un fermier. Ce qui distingue surtout ce dernier du cultivateur européen, c'est qu'il n'est pas attaché à la terre. Sa ferme n'est pas un être qu'il aime avec passion, mais simplement le champ d'exploitation d'un petit capital; il l'aime comme l'industriel aime son usine et le négociant sa boutique; si elle ne rapporte pas suffisamment, il la quittera sans regret et ira chercher fortune à la ville.

### III

Pourquoi le peuple américain a-t-il fait et fait-il encore la fortune d'un aussi grand nombre de charlatans et d'exploiteurs de toutes sortes? Est-il plus gobeur qu'un autre peuple? Peut-être, mais il est surtout plus riche, il a plus d'argent; il ne compte pas le sou et il dépense facilement le dollar. La psychologie des foules en présence du charlatan beau diseur et devant la réclame effrontée est un peu partout la même et se manifeste par les mêmes phénomènes. Aux Etats-Unis la diffusion générale de l'instruction primaire et la multiplicité des journaux permettent à l'annonce de pénétrer facilement dans tous les milieux. Le charlatan qui veut s'enrichir n'y va pas par quatre chemins, il sait qu'un millier de dollars consacré à la publicité lui en rapportera plusieurs; il accumule les témoignages signés de noms authentiques ou apocryphes, publie les portraits de ses victimes reconnaissantes, couvre de ses affiches toutes les maisons en construction, tous les murs en démolition, toutes les bornes des routes et tient constamment sous les yeux du public le nom de sa marchandise.

On peut considérer comme une date importante dans l'histoire économique de l'Union, celle où y fit son apparition le premier charlatan; c'est en Pennsylvanie d'abord qu'il exerça son industrie. " Il se nommait Le Payeur,



dit MacMaster <sup>(1)</sup>, et après avoir passé quelques mois à Philadelphie, en 1788, il quitta cette ville avec une petite fortune. On a conservé une de ses affiches; il y déclare que son métier est de transplanter des dents, qu'au cours des derniers six mois, il en a transplanté 123 avec succès; qu'il donnera à ceux qui en ont à vendre deux guinées pour chaque dent de devant saine, etc., etc."

Quelques années plus tard, en 1795, le comte de La Rochefoucauld signale la présence d'un autre charlatan dans le même Etat. "Les gens effrontés et adroits, quels qu'ils soient, dit-il <sup>(2)</sup>, ont, en Amérique comme ailleurs, un revenu assuré sur la stupidité et l'ignorance des autres; nous en avons rencontré, ici, un exemple, dans la personne d'un Allemand arrivé depuis trois ans de Francfort sans un sol et qui, depuis ce temps, se promène à Lancaster, à Reading, Northumberland, surtout dans les parties peu habitées de ces comtés, chargé de petites bouteilles, fait croire à toutes les bonnes gens qu'il rencontre qu'il est médecin, vend des drogues, saigne, arrache des dents, ou vend des chansons à ceux qui ne veulent pas de sa médecine; il a déjà acheté un cheval et une voiture sur ses profits".

Une force négative qui favorise dans la démocratie américaine l'éclosion de beaucoup d'initiatives bizarres et souvent burlesques, c'est l'absence du ridicule. Tel individu qui rougirait, dans une ville d'Europe où habitent les siens, d'accoler son nom à celui d'une drogue ou d'un purgatif et de le faire afficher sur tous les murs de réciter un boniment sur un champ de foire, de s'exposer devant le public dans une tenue baroque, n'y regarde pas de si près dans notre Amérique cosmopolite où la pression de l'entou-

---

(1) *History of the American people*, vol. I.

(2) *Voyages en Amérique en 1795, 1796 et 1797*, p. 110.

rage n'existe pas, pour ainsi dire. Ici on peut tout entreprendre, tout affirmer, tout essayer, personne ne se moque. On peut être criminel, odieux, extravagant, on n'est jamais ridicule. Il y aurait des volumes à écrire sur les mystifications sans nombre, les inventions saugrenues, les réclames abracadabrantes au moyen desquelles certains millionnaires de notre époque ont capté les faveurs du bon public.

Grâce toujours à la faveur dont jouit tout ce qui est *américain* auprès de l'immigrant, celui-ci se laisse plus généralement séduire que les natifs par les vastes affiches et la réclame bruyante; il est aussi, d'ordinaire, plus naïf et plus confiant. L'industrie d'un camelot en drogues brevetées sera, dans toute l'Union, facilitée par la même circonstance; un boniment en langue anglaise, même incompris, surtout incompris, chez une famille d'ouvriers d'immigration récente aura plus de chances de succès qu'en aurait celui d'un ancien compatriote parlant la langue que l'on parlait au pays natal. La maîtresse du logis se sentira flattée par l'amabilité du Gaudissart *américain* et tiendra à l'encourager.

\* \* \*

Hamilton constatait, en 1833, que le mot "merci" semblait inconnu dans la langue américaine. La raison en était sans doute, que les rapports entre les gens n'étaient que des rapports intéressés, des rapports d'affaires et que les services rendus étaient rarement gratuits. De nos jours encore, plus on s'éloigne des milieux de colonisation ancienne vers le *farwest*, plus l'indépendance de l'individu s'affirme et se dégage des conventions dites sociales. C'est que les émigrés ont rompu avec leurs traditions et se sont établis dans des territoires nouveaux qui n'ont pas de traditions. Ayant appartenu dans leur pays d'origine aux

classes pauvres et dépendantes, habitués à se courber et à obéir, ils se relèvent dans la liberté et exagèrent le sans-gêne de l'homme libre; ils ont abandonné leurs anciennes formules de politesse et craignent maintenant qu'une marque de déférence et de respect ne soit prise pour une marque de soumission. " Vous ne sauriez vous imaginer, me disait un jour un ancien fermier irlandais, victime des landlords, quelle volupté j'éprouve en wagon, à étaler mes pieds sous le nez d'un *gentleman* qui l'a peut-être toujours été".

Jefferson qui semble avoir prévu plus loin qu'aucun autre homme d'Etat de son temps, dans l'avenir de la nation à laquelle il donnait des lois, avait exprimé des craintes relativement à la manière dont les immigrants useraient de la liberté. " Ils apporteront avec eux, disait-il <sup>(1)</sup>, les principes des gouvernements où ils seront nés et dont ils auront été pénétrés dès leur enfance, ou, s'ils réussissent à les jeter par-dessus bord, ce sera pour les remplacer par une licence sans bornes. Ce serait un miracle, s'ils s'arrêtaient précisément à la limite d'une liberté tempérée".

Une autre circonstance inhérente à la vie américaine fait contrepoids, cependant, à cette tendance ultra-égalitaire, et supplée, dans une certaine mesure, au moins chez les enrichis, à l'absence de traditions, c'est l'habitude des voyages et la vie d'hôtel qu'a développée dans des proportions extraordinaires, la difficulté qu'on éprouve à trouver des domestiques. Dans les luxueux hôtels de New-York et des grandes villes, le hardi négociant, le commis voyageur rusé, le rude entrepreneur de l'Ouest, le *self made man*, d'où qu'il vienne, se trouve en contact avec les professeurs des universités, les aristocrates millionnaires, re-

---

(1) *Notes on Virginia*, p. 139.

tour d'Europe, les membres des cercles distingués et nulle atmosphère peut-être n'est plus propice à développer le poli des manières que celle d'une de ces tables d'hôtes, d'un de ces *sitting rooms* où le luxe seul des décors invite à la décence et à la correction. Ainsi les grands hôtels américains ont une influence nivelante en même temps que civilisatrice.

\* \* \*

Le patriotisme d'un Français, en France ou d'un Allemand, en Allemagne, n'est jamais mis en suspicion, aussi, ni l'un ni l'autre n'éprouvent le besoin, en dehors des époques de crises, d'en outrer les manifestations.

Aux Etats-Unis, depuis un siècle les millions d'émigrés incorporés à la population primitive se sont vus, pendant un certain nombre d'années, en butte à la défiance de celle-ci. Ces *étrangers* pouvaient-ils être de bons Américains et aimer ardemment leur nouvelle patrie? Afin qu'on n'en doutât pas, chaque génération de naturalisés a clamé hautement son amour et contracté l'habitude de manifester bruyamment son chauvinisme. C'est ainsi que le patriotisme américain a pris ce caractère outrancier qui le distingue.

Chaque année, par exemple, à l'occasion de la célébration du 4 juillet, on peut voir les journaux organes des groupements de langue non anglaise invitant leurs lecteurs à manifester chaudement, avec éclat, afin que les *Américains* ne les soupçonnent pas d'être indifférents à la grandeur de l'Union.

Aussi, rien n'est bruyant comme les réjouissances par lesquelles on célèbre, aux Etats-Unis, l'anniversaire de la déclaration de l'Indépendance, surtout dans les villes manufacturières de l'Est où les ouvriers nés à l'étranger et les Irlandais sont l'énorme majorité. C'est un peu pour la même raison que lors de la dernière guerre, les volontaires,

de race étrangère qui se sont enrôlés au premier appel étaient fort nombreux (1).

Entre les émigrés de date récente qui regrettent encore la terre natale et rêvent d'y retourner et leurs amis naturalisés depuis plusieurs années, des discussions fréquentes s'engagent sur les mérites respectifs de la patrie ancienne et de la patrie nouvelle, c'est même l'un des sujets ordinaires de la conversation. Or, comme il arrive toujours, la discussion outre chez les premiers le sentiment de leur supériorité actuelle et de l'infériorité de leur état antérieur; alors que chez les seconds le panégyrique de l'ancienne patrie devient de jour en jour plus timide, les arguments moins probants, les regrets moins vifs.

Il est rare, en outre, ainsi que je l'ai dit plus haut, qu'une famille d'émigrés ne prospère pas et n'améliore pas sa condition. Ajoutons, enfin, à ce qui précède, l'effet de la lecture des journaux, luttant les uns avec les autres à qui proclamera le plus hautement la grandeur, l'ingéniosité, la beauté de tout ce qui est américain; l'influence de l'école où l'on inculque à l'enfant comme un dogme religieux la supériorité absolue des Etats-Unis sur tous les pays du monde; les sermons de la plupart des pasteurs eux-mêmes qui s'évertuent à développer chez leurs auditeurs la veine optimiste et chauvine.

Le patriotisme américain a d'ailleurs une base solide, la plus solide de toutes, l'intérêt. "L'homme du peuple, aux Etats-Unis, disait Tocqueville (2), a compris l'influence qu'exerce la prospérité générale sur son bonheur... De plus, il s'est habitué à regarder cette prospérité comme son ouvrage, il voit donc dans la fortune de l'Etat la

---

(1) Au mois de septembre dernier, lors de la fête triomphale organisée en l'honneur du héros de Manille, l'amiral Dewey, le plus beau feu d'artifice fut tiré par les Chinois de New York.

(2) *Op. cit.*, vol. Ier, p. 285.

sienne propre, et il travaille au bien de l'Etat non seulement par devoir ou par orgueil, mais j'oserais presque dire par cupidité".

L'antagonisme des intérêts entre l'Est, l'Ouest et le Sud, porte maintenant atteinte à cette base et l'a modifiée; mais il ne se manifeste guère qu'aux époques électorales et l'intérêt régional se fond toujours facilement dans l'intérêt général.

\* \* \*

Ainsi donc, l'Irlandais, en apportant à sa patrie américaine, son enthousiasme et ses tendances à l'exagération ne se heurte à aucune opposition, à aucune manifestation de froide raison qui le porteraient à mettre une sourdine à sa voix; il trouve au contraire, et cela dans toutes les parties de l'Union, un terrain bien préparé, et des éléments congéniaux.

#### IV

Ce sont encore les circonstances: les nécessités de la vie et de la défense personnelle, l'absence de gouvernement régulier dans certains territoires récemment ouverts à la colonisation, l'organisation rudimentaire de certains districts qui ont créé ces types du *farwest*, tapageurs, querelleurs, faisant usage du revolver à la moindre provocation et aussi peu soucieux de leur propre vie que de celle de leurs voisins.

On a remarqué que dans des circonstances absolument identiques d'anarchie et de mauvaise administration, des citoyens ont été métamorphosés, d'une manière radicalement opposée. Ainsi, les districts agricoles du Kentucky et du Texas ont fait de braves fermiers, d'anciens criminels et d'*outlaws*; les régions aurifères de la Californie ont fait des *desperados* et des meurtriers, de gentlemen d'une éducation parfaite et d'une saine hérédité.

Ces types, d'ailleurs, ne sont que transitoires comme les causes qui leur ont donné naissance; le *farwest* s'est sans cesse déplacé depuis le commencement du siècle, et le temps n'est sans doute pas fort éloigné où le juge Lynch, lui-même, aura procédé à sa dernière exécution.

\* \* \*

Certains côtés de l'âme de l'Américain de nos jours sont plus mystérieux et ne se rattachent qu'indirectement aux circonstances que j'ai indiquées plus haut et à l'influence des races; c'est une veine de joyeuseté baroque et d'humour bon enfant qui se retrouve partout, au milieu des catastrophes comme au milieu des fêtes; un courant de mysticisme latent, capable, à certains moments, de s'exalter jusqu'au fanatisme; un mélange de cruauté et de générosité, de puérilité et de roublardise dont les manifestations, souvent, sont tout à fait originales.

Pour beaucoup d'étrangers, ce côté du tempérament national est le plus essentiellement américain, et constitue l'essence de l'américanisme, car c'est celui qui fournit le plus de matériaux à la presse internationale.

L'une des choses les plus gaies de ces derniers temps a été l'aventure de l'amiral Dewey.

Des citoyens reconnaissants avaient ouvert une souscription et offert au héros de Manille "*la plus grande bataille navale qui ait jamais été livrée*", une splendide résidence à New-York. L'amiral s'étant marié, eut l'idée de faire cadeau à sa jeune femme de ce qu'il devait à la munificence de ses compatriotes. Malheureusement le peuple ne l'entendait pas ainsi et ce furent de la part, non seulement des souscripteurs, mais du grand public, des protestations indignées, des injures, des invectives; tous les journaux s'en mêlèrent. "La maison avait été offerte à Dewey, elle devait rester la propriété de Dewey". Et c'en est fait de la popularité du héros et de ses chances comme futur can-

didat à la présidence de la République. Jamais peut-être la tyrannie d'une démocratie souveraine ne s'est exercée d'une manière aussi joyeusement enfantine.

L'amiral espagnol Cervera <sup>(1)</sup>, vaincu dans les eaux de Porto-Rico, s'en est beaucoup mieux tiré, en somme, car son voyage à travers une partie des Etats-Unis a été presque un voyage triomphal et les Américains lui ont gardé toute leur sympathie. Le spectacle des vainqueurs entraînés contre leur gré à cette guerre et se portant tout joyeux à la rencontre du vaincu, rappelait involontairement cette scène d'une opérette populaire <sup>(2)</sup> où, un soldat que l'on a forcé malgré lui, à aller sur le terrain, se jette au cou de son adversaire, la première fois qu'il le rencontre, et lui crie, plein de joie reconnaissante: " On s'a battu! Benoît! On s'a battu "!

Dans aucune de leurs guerres, il faut le reconnaître, les Américains n'ont montré de rancune ou de cruauté, et ils ont toujours traité leurs adversaires le plus gentiment du monde.

Des fantaisies à la fois macabres et généreuses comme la suivante, sont d'occurrence très fréquente. " Dernièrement à El Paso (Texas), raconte un journal, les autorités ont eu l'idée originale de transformer l'exécution d'un assassin sur la grande place de la ville, en une représentation au bénéfice de la femme et des enfants du condamné qui se trouvaient dans le plus absolu dénûment. On a fait élever des estrades sur la grande place et on a vendu les billets de spectacle d'un à deux dollars. La somme recueillie, tous frais déduits, s'est élevée à plus d'un millier de dollars qui ont été versés entre les mains de la femme du supplicié.

---

(1) Un groupe d'Américains offrit à l'amiral espagnol un magnifique palais, s'il voulait se fixer aux Etats-Unis; un citoyen voulut lui faire cadeau de tout ce qu'il possédait à la même condition.

(2) *Les vingt-huit jours de Clairette.*



Celui-ci avant de subir sa peine a vivement remercié les autorités.

Le public s'est retiré enchanté".

Les adeptes de la loi de Lynch ne refusent jamais un verre de whisky au malheureux qu'ils vont pendre ou brûler.

L'Ouest, où la vie est essentiellement terre à terre, où "le matérialisme coule à pleins bords", pourrait-on dire, est le pays de cocagne des clairvoyans, des devins, des pythoïsses, des nécromanciennes de tous genres; dans certains Etats la profession de devin est reconnue par la loi.

Ces bizarreries sont favorisées par la liberté illimitée, l'absence de traditions, le cosmopolitisme ambiant, mais où prennent-elles leur source?

Il faut les attribuer dans une grande mesure à l'état de surexcitation nerveuse dans lequel vit la majorité de la population des Etats-Unis. Peut-être aussi l'influence celtique n'y est-elle pas étrangère, car les faits dont j'ai parlé se produisent surtout dans les parties de l'Union où domine l'élément de cette race.

Dans sa patrie constamment en deuil l'Irlandais n'a jamais pu donner la pleine mesure de son tempérament, laisser libre cours à ses instincts; il n'a pas connu les temps joyeux de la reine Anne et de Rabelais; il lui reste peut-être de vastes réserves d'humour et de bouffonneries.

Il y a enfin, que le peuple américain est un peuple jeune.

"Le nouveau monde a hérité de toute l'expérience du vieux monde, a-t-on dit, sa civilisation n'est pas un commencement, c'est une continuation". Il est vrai, mais ceux qui se sont attelés au char de cette civilisation sont, par leurs ancêtres immédiats, de la race des travailleurs manuels éternellement jeunes, car la jouissance seule vieillit. La vie d'un peuple représente un espace à parcourir, espace qui sera rempli de conquêtes matérielles, intellectuelles et morales, de progrès dans toutes les

sphères de la pensée et de l'action; elle ne devra prendre fin que lorsqu'elle aura donné tout ce qu'elle peut donner. Le peuple américain est encore à l'époque de l'énergie créatrice, de la vigueur et de l'exubérance juvéniles; il a les allures fantasques, l'humeur capricieuse, les aspirations pleines de contrastes bizarres d'un jeune homme ardent et libre.

*Edmond de Nevers.*





## ET SES APPROCHES

---

### QUÉBEC LA NUIT

Un soir de l'été dernier, je suis arrivé à Québec par le chemin de fer du lac Saint-Jean, un peu avant dix heures du soir, et le spectacle de Québec la nuit m'a tellement ravi, que je veux le décrire pour compléter le tableau des belles choses que notre ville présente aux regards des touristes à leur arrivée.

Quand vient la nuit, on sait ce qui se passe dans le monde qui s'amuse ou . . . qui s'ennuie. Les grandes dames revêtent leurs plus riches toilettes, soit pour le dîner, soit pour le spectacle, soit pour le bal. Elles se couvrent de soieries et de dentelles; et, dans leurs cheveux, à leur cou, à leur poitrine et à leurs oreilles, les pierres précieuses étincellent.

Eh bien! pendant l'été, Québec est la ville grande dame, et, quand vient le soir, elle est vraiment admirable à voir sous les rayons incandescents que lui verse le soleil électrique de Montmorency.

Des milliers de faisceaux lumineux planent sur sa tête. Des étoiles scintillantes couvrent son front d'un diadème; elles ornent son cou d'une rivière de diamants; sa large ceinture de murailles semble incrustée d'escarboucles éblouissantes.

Ce n'est plus la ville de guerre, c'est la ville de lumière, la ville astrale, et ses pléiades d'étoiles sont groupées de façon qu'elles la dessinent toute entière dans les formes altières de sa beauté.

Elles s'étagent les unes au-dessus des autres, elles s'allongent en lignes parallèles à tous les degrés de l'amphithéâtre architectural, elles montent en enfilades des bords de la rivière jusqu'au sommet de la montagne, comme des processions de vestales portant le feu sacré.

C'est une illumination féerique, artistique comme un décor d'opéra, vaste comme un pan de ciel étoilé. Aucune autre ville ne possède un pareil amphithéâtre stellaire.

Lorsque dans la nuit noire on sort des bois des Laurentides, et qu'on aperçoit soudainement au loin ce déploiement merveilleux d'étoiles, on croit sortir du noir royaume de la mort et voir surgir dans les hauteurs la céleste Jérusalem.

C'est une apparition si merveilleuse, qu'elle semble surnaturelle et ne pas appartenir à la terre.

Mais non, c'est bien encore la terre, embellie par le génie de l'homme, et si vous voulez me suivre vous verrez que c'est bien le monde des vivants, avec ses attractions et ses joies.

Nous traversons la rivière Saint-Charles, où miroitent les foyers lumineux, et en sortant de la gare nous sautons dans un tramway électrique qui remonte la rue Saint-Joseph. C'est la grande artère populeuse du faubourg Saint-Roch, et elle charrie des flots de peuple entre deux rangées de vitrines brillamment illuminées.

Le mouvement est tel qu'il suffit à nous distraire, mais

nous lui tournons le dos, et notre *car* commence l'ascension de la haute ville.

Il gravit une première colline à toute vitesse. Puis il tourne à gauche en grinçant des roues, et reprend sa course vertigineuse.

Il monte toujours, sonnant, criant, gémissant, et bientôt il traverse une autre grande artère pleine de mouvement, la rue Saint-Jean. Excelsior! plus haut, montons encore: voici l'Esplanade et la rue Saint-Louis, qui s'élève encore vers l'ouest et descend vers l'est.

Voulez-vous maintenant voir un spectacle unique au monde? Suivez-moi. Je descends du *car*, je remonte la rue d'Auteuil, et je fais l'ascension des glacis.

C'est frais, solitaire, silencieux. Je marche sur un épais tapis de gazon, et la brise des hauteurs caresse mon visage. Elle s'accroît à mesure que j'approche de l'escarpement de la montagne au pied de laquelle coule le grand fleuve; et bientôt des éclats de fanfares montent de l'abîme et viennent charmer mes oreilles.

Oui, c'est bien l'abîme, immense, insondable, qui s'ouvre sous mes pas et se prolonge dans la sombre profondeur du fleuve. Mais sur la terrasse, accrochée à mi-hauteur de la montagne, une foule énorme circule au milieu des lampes électriques.

La lune monte à l'horizon, et paraît courir dans le firmament sombre, avec une rapidité vertigineuse. Mais non, elle est immobile, et regarde Québec d'un œil calme et charmé. Ce sont les nuages qui passent sur elle en courant, tantôt noirs et tantôt blancs, floconneux et transparents. Ils s'enfuient vers l'ouest comme un troupeau d'agneaux épouvantés.

L'homme est fait d'ombre et de lumière; mais il aime mieux la lumière que l'ombre, et quand des clartés soudaines l'environnent, son cœur s'épanouit. Or, les jeux de lumière que j'ai sous les yeux sont des plus variés et des plus beaux.

Dès que la nue cesse de voiler son disque argenté, la pleine lune apparaît au-dessus des crêtes sombres de Lévis, et elle inonde le fleuve de ses rayons. Alors tous les réverbères pâlisent devant sa large face lumineuse, et le fleuve prend l'aspect d'un vaste tapis vert sombre, où des joueurs invisibles font danser leurs millions en monnaies d'argent.

Mais quand la lune se cache sous un masque de nuages, les fanaux, les réverbères, les lampes incandescentes reprennent leurs jeux de lumière.

Des étoiles rouges, ou vertes, ou blanches, glissent et se croisent sur le miroir du fleuve. Des traînées de reflets rayonnent et tremblotent entre Québec et Lévis. Des serpents de feu rampent sur les flots, et y déroulent leurs orbes flamboyants piqués de lueurs phosphorescentes.

Je descends sur la terrasse, et je me perds dans la foule — car on se perd aussi bien dans une foule que dans une forêt — et j'y trouve l'isolement dont mon esprit a besoin. Je vais m'accouder à la balustrade, et je plonge les regards dans le grand vide nocturne d'où montent des effluves frais et embaumés.

Le fleuve dort, et sur son large dos tacheté d'ombre et de lumière se dessinent vaguement des profils de navires qui semblent dormir aussi, avec leurs veilleuses accrochées au mât d'avant, mais il en est d'autres qui glissent silencieusement, flanqués de leurs fanaux rouges et verts.

Devant moi la nature assoupie, peuplée d'êtres inconnus, derrière moi la multitude humaine, grouillante, bruyante, avide de mouvement, exubérante de vie, pensant, sentant, rêvant et jetant dans le vide de la nuit des milliers de paroles plus vides encore. Ce tableau sur lequel les rayons lunaires et électriques alternent et répandent un demi-jour blafard, a je ne sais quoi de doux, de voilé, de vague béatitude.

Des milliers de femmes en toilettes claires et on-

doyantes, et quelques milliers d'hommes et d'enfants circulent et se croisent, ici dans un demi-jour crépusculaire, et là en pleine lumière.

La fanfare militaire et l'orchestre du café Frontenac ravissent alternativement nos oreilles, tantôt par les éclats d'une musique guerrière, et tantôt par les accords d'une valse sentimentale.

Voilà longtemps que le canon de la citadelle a tonné. Onze heures vont bientôt sonner aux horloges du parlement et de l'hôtel de ville, et la foule s'écoule lentement en pensant: " Nous reviendrons demain soir."

" C'est l'heure,  
Chacun dans sa demeure  
Doit s'en aller dormir."

J'y vais aussi, après avoir endormi mon lecteur peut-être, et je me dis à part moi: " Il n'y a pas une ville au monde qui puisse offrir à sa population, chaque soir d'été, un aussi ravissant spectacle.

*A.-B. Routhier.*



## LE SPHINX

---

*(Suite et fin)*

“ Ecoute-moi bien; voici exactement ce qui s'est passé. Ta sœur Berthe, cette jeune fille de grande intelligence, mais aussi de beaucoup d'imagination, s'est prise d'une belle passion pour les antiquités égyptiennes. Passe encore si elle s'était contentée de s'intéresser aux papyrus montés sur toile ou sur carton, aux momies ornées de bijoux rares, aux jolis scarabées, emblèmes de l'immortalité, à l'épervier symbole des âmes; mais elle a voulu mêler à tout cet arsenal hiéroglyphique, l'image d'un savant aussi sensible aux regards de la déesse Isis qu'aux yeux de la cassette, et c'est ici où l'affaire se gâte.

“ Quoi que tu en penses, mon cher enfant, ma clairvoyance n'a pas été prise en défaut. Dès que Berthe s'ouvrit à moi de ses projets, je n'eus qu'un but: connaître les origines de celui qu'elle voulait me faire l'honneur de me donner pour neveu. J'avais rencontré les Dandillac chez quelques intimes; ils passaient pour des originaux, assez dénués d'argent, cherchant une dot assez importante pour leur permettre de se reposer de leurs longues et fatigantes excursions dans un fromage doré; mais personne ne pouvait me donner une indication précise sur leur pays d'origine, sur leur famille, sur leurs antécédents. J'ai cru sans importance de les accueillir chez moi afin de satisfaire votre désir d'apprendre, pour apaiser votre curiosité avide de connaître le fameux musée. Mais dès que cette curiosité glissa sur la pente du sentiment, mon devoir était d'intervenir. Je le fis sans tambour ni trompette.



“Tu connais de nom mes vieux amis les Jolibois. M. Armand, procureur de la République au parquet de la Seine, était un camarade de mon défunt mari. Il possède, à Paris comme en province, les relations les plus étendues, et je te le donne comme une encyclopédie vivante. Je m’adressai immédiatement à lui pour avoir les renseignements que je désirais. En attendant, il fallait courir au plus pressé et empêcher les Dandillac de pénétrer les intentions de ta sœur. Je les savais très adorateurs du veau d’or, ils ignoraient la fortune de Berthe, mais ils connaissaient bien la mienne; je me mis donc hardiment sur les rangs, je les attirai chez moi, je pris goût à leurs explications, je me mis dans l’égyptologie jusqu’au cou et je fis dans cette science, comme tu as pu t’en convaincre, des progrès rapides; j’eus la satisfaction de voir le poisson si bien mordre à l’hameçon que je lui tendais, qu’au bout de quelques jours, Mlle Emerantine m’appelait sa reine, son impératrice, et que son frère, ce savant austère, me comparait, de l’air le plus sérieux du monde, à la “déesse Sekhet, la Bubastis des Grecs, qu’on surnommait la grande amie de Ptah”! Débrouille-toi, si tu peux.

“En même temps, je voulus vous éloigner pour avoir mes coudées plus franches. Mon frère, le général de Largentière, vint à propos me prêter son concours et me tirer d’embarras. Son fils revenait du Tonkin, assez maltraité par les pirates, je lui confiai mes projets, il se mit de “mèche” avec moi; tu connais le reste pour l’avoir vécu.

“Cependant, l’enquête commencée sur les Dandillac portait ses fruits. Un jour, je reçus de M. Armand Jolibois une lettre m’annonçant son arrivée aux Charmettes pour une communication importante. Il arriva, en effet, chez moi, en compagnie de sa femme, sous prétexte de vilégiature, et voici les renseignements qu’il me donna:

“M. Raymond et Mlle Emerantine Dandillac ne sont pas des Dandillac; ils répondent plus véridiquement au nom

de Potiquin, et sont originaires d'un village de la Dordogne. Fils d'un ancien valet de chambre, mais doué d'une certaine instruction qui en faisait surtout un ambitieux, le futur archéologue partit, jeune encore, pour l'Égypte, avec la famille d'un consul général de France, en qualité de précepteur. Là-bas, il traversa des fortunes diverses; au départ du consul, il s'établit au Caire où il tint café, restaurant et roulette. Plus tard, il monta une entreprise de dahabiés, pour conduire les voyageurs de haute volée dans la haute Égypte... je mets "volée" à dessein. L'entreprise n'ayant pas réussi, M. Raymond Potiquin s'engagea au service d'un archéologue du nom de Dandillac, le suivit dans ses fouilles du côté des hauts plateaux du Nil, et l'archéologue ayant, un jour, disparu, on ne sait comment, dans les sables mouvants du désert, son fidèle compagnon s'empara de ses collections, de ses documents, de son nom et de sa succession, tombée en déshérence. Comme tu vois, l'Égypte est resté le pays des miracles. Mlle Emerantine, qui tenait boutique de modiste à Alexandrie, sous le nom de Josette, et qui étonnait les populations consternées de la localité par l'excentricité de ses costumes, jugea à propos, à ce moment, de liquider le pays des Pharaons et de rentrer en France, pour essayer de vendre les fameuses collections au poids de l'or, ou de s'en servir comme d'un appât pour un riche mariage. Le musée du Louvre, le British Museum, de riches Américains reçurent, tour à tour, leurs ouvertures; malheureusement, les collections furent reconnues sans grande valeur ou simplement apocryphes. C'est alors que ce singulier couple vint s'établir à Heurteloup où, comme l'animal de ce nom, ou, mieux encore, comme l'araignée dans sa toile, ils attendirent patiemment de trouver des passants assez naïfs pour se laisser prendre à leurs pièges.

“ Munie de ces renseignements et me sentant très armée contre les faux Dandillac, j'attendis les événements de

pied ferme. Pour en précipiter le dénouement, je redoublai de prévenances, j'allai jusqu'à mettre un brin de coquetterie dans mes toilettes, je relevai d'un ton clair la sévérité de ma mise ou d'un nœud de ruban, la rigidité de mes bandeaux; je mis dans mes yeux une flamme intense pour les savants destinés à s'asseoir, un jour, sous la coupole de l'Institut. Et ce sont eux qui furent pris au piège.

“Un beau matin, alors que vous étiez à prodiguer vos soins aux Largentière, je reçus la visite de Mlle Emerantine qui, de sa mine la plus fûtée et de sa voix la plus mielleuse, m'insinua délicatement que mes grandes qualités unies à mon grand savoir, que mon esprit d'ordre, ma grande fortune, nos relations de bon voisinage, la sympathie qui régnait entre nous, bref, que toutes les convenances se réunissaient pour nous rapprocher l'une de l'autre et qu'il ne tenait qu'à Mme Marie-Anne Decourcelle de se faire appeler Mme Raymond Dandillac. Je la regardai fixement, je laissai tomber, comme par hasard, le nom de Potiquin; elle balbutia, rougit, baissa la tête: elle avait compris.

— Et maintenant, lui dis-je, je ne dois pas vous cacher que le procureur de la République est mon hôte; si vous m'en croyez, il ne vous reste qu'un parti à prendre.

— Lequel?

— Vous en aller.

— Mais nous n'en avons pas les moyens.

— Ne vous en inquiétez pas, je vous les fournirai; je me charge de tout. Vous aurez vos papiers en règle et vous pourrez aller reprendre vos fouilles sur un coin quelconque du monde éloigné.

“Le marché fut conclu. Je suis à Paris pour régulariser cette situation assez embrouillée, comme tu penses. Dans quelques jours, je serai parmi vous. Ne vous impatientez pas, mes enfants, et dites-vous bien que, de loin comme de près, votre vieille tante Margot n'a jamais cessé de vous aimer.”

La lecture de cette lettre produisit sur mes nerfs surexcités l'effet d'un calmant délicieux. Toute la finesse, tout le tact, toute l'affection de notre bonne tante se révélaient dans chacune de ces lignes, tracées savamment, comme si elle en avait calculé la portée. A cette heure, je sentis au fond de moi-même combien j'avais été coupable envers cette chère créature et mon cœur déborda de reconnaissance et de repentir. Il me restait à mettre Berthe au courant de toutes ces péripéties; je courus à son appartement et la trouvai tranquillement installée à sa fenêtre, occupée à un travail de broderie.

— Berthe, lui dis-je, les journaux sont de mauvais informateurs. Je t'apporte des nouvelles plus intéressantes et surtout plus véridiques.



Berthe installée à sa fenêtre.

Je lui tendis la lettre de tante Margot et me jetai sur un fauteuil, en roulant distraitement une cigarette, mais en observant la lectrice du coin de l'œil afin de bien suivre ses impressions. Je vis la surprise, l'indignation, le sarcasme, le dédain, se dessiner, tour à tour, sur sa physionomie mobile, jusqu'à ce que, la lecture terminée, elle me rendit la lettre, calme, hautaine, transformée. Elle évita

mon regard; elle me dit seulement, en reprenant son ouvrage:

— Je t'en prie, grand frère, si tu veux m'obliger plus un mot de tout cela.

Deux jours après, tante Margot débarquait aux Charmettes sans nous prévenir de son arrivée. Elle monta l'escalier de son pas tranquille et nonchalant et s'avança au devant de nous avec ce flegme qui ne la quittait jamais, aussi calme, aussi indifférente que si elle nous avait quittés la veille. Dès que Berthe l'aperçut sur le seuil de sa porte, elle courut à elle, se jeta à son cou et la serrant dans ses bras à l'étouffer:

— Oh! pardon, pardon, s'écria-t-elle en sanglotant, tante, vous êtes un ange.

A mon tour, je courus lui embrasser les deux mains, les yeux mouillés de larmes, gagné par l'émotion de ma sœur, sans pouvoir prononcer une parole.

Je ne sais si les femmes ont été étudiées au point de vue des services qu'elles peuvent rendre en diplomatie; mais je crois que je ne rencontrerai aucune contradiction si je disais que l'adresse, le tact, la finesse sont chez elles des qualités innées. On obtiendrait peut-être encore plus par la diplomatie des femmes, pour conduire certaines négociations, que par les congrès d'hommes les mieux composés. La manière habile dont notre bonne tante avait déjoué les calculs des prétendus Dandillac et ramené sa nièce au sentiment de ses devoirs, lui méritait certainement une place honorable aux côtés des Metternich et des Talleyrand.

A partir de ce jour, il ne fut plus question d'archéologue ni d'archéologie. S'il arrivait, par hasard, d'y faire une lointaine allusion, c'était pour en rire sous cape. Tante Margot reprit sur nous tout son empire et cette affectueuse surveillance qu'elle exerçait avec un sourire indulgent. Aussi, lorsqu'un jour, elle dit à l'ancienne adora-

trice des faux dieux qu'un jeune capitaine d'infanterie de marine, blessé au Tonkin et décoré pour sa belle conduite devant l'ennemi, aspirait à l'honneur d'obtenir sa main, ce fut presque avec un sourire de reconnaissance que nous accueillîmes cette proposition: elle répondait à mes secrets désirs.

Trois mois après, Berthe épousait le capitaine de Largentière, la propriété des Charmettes lui était donnée en dot et, la veille de la bénédiction nuptiale, elle trouvait, dans sa corbeille de noces, la plus intéressante partie de la collection égyptienne du musée Dandillac. Elle cueillit les bracelets retrouvés sur la momie, le premier jour de notre visite à Heurteloup, et elle s'en para avec une joie d'enfant. Sa coquette reprenait le dessus; elle réalisait son premier rêve: se parer de bijoux de six mille ans. Comme elle embrassait sa tante, en la remerciant de cette attention délicate.



— Mais, mon enfant, lui fit observer celle-ci, en souriant, il n'y a pas de quoi... ces bijoux sortent de chez Bouche-ron, 26, place Vendôme.

Fragilité des connaissances humaines! La savante Berthe ne s'était pas aperçue que les bracelets qui dataient de six mille ans jouaient le vrai, et que ceux-là, ceux qui dataient de quelques jours, jouaient le faux à s'y méprendre!

Ce fut le dernier " bon tour " que lui joua tante Margot, et ce fut le meilleur: il servit à ramener la jeune nébuleuse aux réalités de la vie et à la faire sortir définitivement du monde des chimères et des ombres.

En terminant mes études de droit, j'hésitai sur le choix

d'une carrière. Trois voies s'offraient à mes préférences : la magistrature, le Conseil d'Etat, la diplomatie. J'optai pour cette dernière. Vous en donner les raisons, après les événements dont je viens de faire le récit, me paraît superflu. Certaines actions ont sur notre avenir une influence décisive. Je me laissai tenter par l'exemple de tante Margot.

Six mois après le mariage de Berthe, je débutai dans la diplomatie et, par une singulière coïncidence, c'est par le pays des Pharaons que je commençais ma carrière.

*Gustave Cirilli.*



## A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

---

La guerre russo-japonaise. — La session anglaise. — Maladie de M. Balfour. — Les deux Chamberlain. — Le gouvernement en péril. — En France. — Les victoires de M. Combes. — Expulsion de M. l'abbé Delsor. — Une passe d'armes entre MM. Ribot et Combes. — Lettres des cardinaux français à M. Loubet. — La question du *Nobis nominavit*. — L'abbé Loisy et le Saint-Office. — A l'Académie française. — MM. Frédéric Masson et Brunetière. — Mgr Gravel. — L'abbé Casgrain. — Le sénateur Hanna. — Erastus Wiman. — La conflagration de Baltimore. — Politique canadienne.

Tous les regards sont tournés en ce moment vers l'Extrême-Orient où la guerre, après de longs mois d'attente et de négociations infructueuses, a enfin éclaté entre la Russie et le Japon. C'est ce dernier pays qui a donné le signal du conflit. Le retard de la Russie à répondre à la dernière note diplomatique du Japon, pendant qu'elle activait ses armements, a été la raison invoquée par le gouvernement de Tokio. Le 6 février, les ambassadeurs ont été rappelés de part et d'autre. Et le 8 la flotte japonaise a attaqué la flotte russe dans les eaux de Port-Arthur. Trois cuirassés et deux croiseurs russes ont été mis hors de combat par les torpilleurs japonais. Le lendemain, la flotte japonaise est revenue à la charge, et deux autres vaisseaux russes ont été mis hors de combat. Subséquemment, plusieurs autres vaisseaux de guerre russes ont été détruits par les Japonais. Ces premiers succès ont rendu ceux-ci maîtres de la mer, et les perspectives ne semblent pas très brillantes pour la Russie en ce moment. Ce qui fait sa faiblesse, c'est son éloignement du théâtre des hostilités. Ses flottes de la mer Noire et de la Baltique ne peuvent lui être d'aucune utilité immédiate, tandis que le Japon peut concentrer toutes ses forces navales dans la mer de Corée et le golfe de Mandchourie. Quant aux troupes de terre, la difficulté des communications entre



le centre de l'empire russe et les rives du Pacifique est un sérieux obstacle pour leur mobilisation rapide. Les Japonais ont donc dès le début, une supériorité évidente. Mais la Russie est patiente et tenace, et la guerre pourrait bien être de longue durée. Plaise au ciel que les événements d'Orient ne provoquent pas un conflit européen, dans lequel la France prendrait partie pour la Russie et l'Angleterre pour le Japon!

Le secrétaire d'Etat des Etats-Unis, M. Hay, a adressé aux puissances une note dont l'objet est de restreindre les hostilités dans les plus étroites limites possibles, et d'assurer la neutralité de la Chine. Jusqu'ici cette note semble avoir été accueillie assez favorablement. Mais on trouve en général très hardie cette initiative de la république américaine.

\* \* \*

La session du parlement anglais s'est ouverte le 2 février. Le discours du trône ne contient rien de saillant. Il y est question de la sentence arbitrale dans la question de l'Alaska, de la crise en Extrême-Orient, de la convention anglo-française, de la mission anglaise au Thibet, etc. On n'y annonce aucune législation concernant l'Irlande.

Il y a bien longtemps qu'une session parlementaire n'a provoqué autant d'intérêt dans les cercles politiques du Royaume-Uni. Que va-t-il en sortir? Le gouvernement, si puissant il y a douze mois, est maintenant dans une situation excessivement critique. Affaibli par la démission de plusieurs de ses membres les plus notables, il ne peut s'appuyer que sur un parti divisé et morcelé en groupes qui se combattent les uns les autres.

Le spectacle offert par la chambre des Communes à sa première séance était étrange. M. Balfour, souffrant d'une attaque d'influenza, se trouvait absent. M. Joseph Chamberlain, désormais simple député, siégeait loin du

banc des ministres, tandis que son fils, M. Austen Chamberlain, devenu chancelier de l'Echiquier, y figurait au premier rang. Le chef de l'opposition, sir Henry Campbell-Bannerman, a fait une charge vigoureuse contre le gouvernement et l'ex-secrétaire colonial. Après avoir dit qu'il regrettait vivement l'absence du premier ministre, il a déclaré qu'il désirait connaître l'attitude du gouvernement sur la question fiscale. Il a demandé si l'on avait un nouveau gouvernement avec une nouvelle politique. Le seul moyen de faire cesser la confusion présente, a-t-il dit, c'est d'en appeler au sens commun des électeurs. Le leader de la gauche a attaqué M. Chamberlain et annoncé que M. John Morley allait présenter ultérieurement un amendement important énonçant la politique de l'opposition.

A la surprise générale, c'est M. Austen Chamberlain qui s'est levé pour répondre. Le fils, devenu membre du cabinet dont son père est sorti, avait à défendre ce cabinet et à repousser l'attaque faite à la fois contre son chef et contre son père. C'était vraiment une situation extraordinaire et dramatique. Le discours de M. Austen Chamberlain a été marqué par une grande nervosité. Parlant de son père il l'a désigné comme suit: "Mon très honorable ami, le député de Birmingham-Ouest." Il a été souvent interrompu, ce qui a semblé irriter M. Joseph Chamberlain. Il a reproché au chef de l'opposition d'avoir attaqué M. Balfour en son absence. "Quant au député de Birmingham-Ouest, a-t-il ajouté avec un accent de fierté, il est ici et peut se défendre lui-même." En somme, le discours du chancelier de l'Echiquier a été faible.

Au cours du débat sur l'adresse, M. Redmond, le chef du parti nationaliste irlandais, a déclaré que la question du Home Rule était plus vivante que jamais, que l'adoption du *land act* n'avait pas eu pour résultat de la reléguer à l'arrière-plan, et qu'au contraire, chaque concession ob-

tendue n'était qu'un pas vers l'autonomie irlandaise. M. Wyndham, le secrétaire pour l'Irlande, a répondu qu'il n'avait pas proposé sa législation agraire dans le but de changer les vues des nationalistes, ou de préparer les voies au Home Rule. Il a annoncé des amendements au *land act*.

M. Robson, libéral, a proposé un amendement dans lequel il est dit que les témoignages donnés devant la commission de la guerre ont démontré que le gouvernement a été coupable de négligence et d'incurie durant la campagne sud-africaine. M. Wyndham a défendu le gouvernement en représentant que les fautes commises avaient été dues au mauvais système en vigueur au War Office depuis trop longtemps. Le cabinet a entrepris de réformer ce système. M. Joseph Chamberlain a repoussé la responsabilité de la guerre et de sa direction. La paix a été rendue impossible parce que Krüger comptait sur l'assistance étrangère, et qu'il était encouragé par l'attitude de l'opposition. L'amendement Robson a été rejeté par 278 voix contre 192, soit 86 voix de majorité pour le gouvernement.

Voici maintenant le texte de l'amendement Morley: "Notre devoir est de représenter humblement à votre Majesté que les déclarations divergentes des ministres rendent bien difficiles nos délibérations sur les services financiers. Nous soumettons respectueusement au jugement de cette chambre que l'abolition des droits protecteurs a, pendant plus d'un demi-siècle, déterminé une extension considérable du commerce de ce royaume et contribué énormément au bien-être de la population; et cette chambre, tout en reconnaissant l'urgence de réaliser certaines améliorations, croit que le retour à un tarif protecteur, particulièrement s'il était imposé sur la nourriture du peuple, serait fatale à la force, au contentement et au bien-être de la nation." Cet amendement a

été discuté longuement, et c'est encore M. Wyndham qui a prononcé le principal discours pour défendre le gouvernement. Il a déclaré que le cabinet s'en tenait au programme énoncé par M. Balfour, à Sheffield. L'objet en vue c'est de recouvrer la liberté de négocier en matière fiscale, sans être entravé par des restrictions traditionnelles qui paralysent l'action diplomatique. Il ne s'agit pas de retourner à la protection, il s'agit d'avoir le pouvoir de se défendre contre les tarifs hostiles. Le gouvernement n'entend pas soumettre à l'électorat la question de la préférence coloniale. Le discours de M. Wyndham a été très habile. En l'absence du premier ministre, le secrétaire pour l'Irlande est certainement le plus fort parlementaire du cabinet. L'amendement Morley a été repoussé par 327 contre 276, les nationalistes votant avec l'opposition. La majorité ministérielle n'a donc été que de 51 voix.

On se demande si le gouvernement pourra résister aux autres assauts qui lui seront livrés durant cette session. M. Balfour n'est pas encore parfaitement rétabli. De son côté, M. Chamberlain n'est pas très bien portant, et il est parti avec madame Chamberlain pour l'Égypte où il va passer plusieurs semaines.

\* \* \*

En France, le cabinet Combes continue à jouir de la plus stupéfiante immunité. Quels que soient les mauvais pas où il se jette, il en sort toujours indemne. Depuis le commencement de la session actuelle, il a subi deux attaques redoutables, et les a repoussées. Un député socialiste, M. Sembat, a interpellé le gouvernement à propos de la conduite de M. Lépine, préfet de police, qui, d'après lui, aurait montré beaucoup trop de poigne dans la répression de certaines manifestations à la Bourse du Travail. M. Sembat demandait la révocation du préfet. M. Combes voulait biaiser et rejeter sur la chambre la res-

ponsabilité de la décision à prendre. Un député de l'opposition proposa l'ordre du jour pur et simple que M. Combes ne voulait ni accepter ni refuser. Cette proposition fut adoptée. Le gouvernement se trouvait en mauvaise posture. Alors un ordre du jour de confiance fut proposé. Et M. Combes fut maintenu, après s'être engagé privément à maintenir M. Lépine.

Le second incident sembla d'abord plus périlleux. Le préfet de Meurthe-et-Moselle, ayant pris un arrêté d'expulsion contre un député alsacien, l'abbé Delsor, qui était venu à Lunéville pour y donner une conférence, cet acte produisit une vive émotion. L'abbé Delsor était qualifié d'étranger dans l'arrêté. Etranger en France, les Alsaciens! La fibre patriotique vibra douloureusement, et il parut un instant que M. Combes allait payer de sa tête l'expulsion odieuse qu'il avait approuvée. Mais les blocards se mirent à l'œuvre. On organisa contre l'abbé Delsor une campagne de diffamation. On aboya à la soutane. Et l'on réussit à rallier la bande ministérielle. Cependant le débat fut orageux. Il y eut entre M. Combes et M. Ribot une émouvante passe d'armes. Le premier ministre voulant affaiblir d'avance la position de celui-ci, l'accusa d'avoir rendu jadis deux arrêtés d'expulsion où des Alsaciens étaient qualifiés d'Allemands. C'était odieux; car ces pièces n'avaient point été rédigées par M. Ribot et concernaient de vulgaires malfaiteurs. Mal en a pris à M. Combes. M. Ribot l'a flagellé d'une façon magistrale. Nous croyons intéresser nos lecteurs en reproduisant un compte rendu de cette scène:

“ M. Ribot monte à la tribune au milieu des applaudissements répétés du centre, et commence ainsi:

“ Je laisse à la Chambre et au pays le soin d'apprécier l'incident qu'a soulevé M. le président du conseil. Il ne saurait m'inspirer un sentiment de colère, tout au plus de dédain. (Applaudissements au centre et à droite.)

“ M. le président du conseil. — Je réponds à ce que vous dites par un égal dédain.

“ M. Ribot. — Je ne crois pas que nos annales parlementaires contiennent un précédent aussi affligeant pour la Chambre et pour le pays. (Nouveaux applaudissements sur les mêmes bancs. — Interruptions à l'extrême-gauche.)

“ M. Combes a essayé de me déshonorer en prétendant que j'avais intentionnellement, supprimé le mot d'Alsace pour le remplacer par le mot Allemagne. Me justifier d'un pareil reproche serait au-dessous de ma dignité.

“ Comment! il dépendrait d'un scribe de la Sûreté générale de flétrir ainsi un homme! Vous auriez, au moins, dû me communiquer ces arrêtés; je considère de tels procédés non comme des représailles, mais comme un guet-apens que je méprise. (Vifs applaudissements au centre et à droite. — Le centre debout applaudit M. Ribot. — Violentes protestations à gauche. — Cris: “ A l'ordre!”)

“ Le président. — Le langage de M. Ribot dépasse tout ce qui s'est vu jusqu'ici. (Applaudissements à gauche, vives réclamations au centre.)

“ M. de Boissieu. — M. Ribot a bien supporté les insolences de M. Combes sans que vous interveniez. (Nouveau bruit.)

“ (Voix à gauche). — C'est M. Ribot qui a commencé!

“ (Au centre). — Non, c'est M. Combes!

“ — Si!

“ — Non!

“ — Si!

“ — Non! (Tumulte. M. Brisson reste ahuri.)

“ A l'extrême gauche les couvercles des pupitres, s'élevant et retombant, mènent un bruit d'enfer. On interrompt M. Ribot à chaque parole.

“ M. Ribot fait tête et, se tournant vers l'extrême gauche:

“ Vous avez donc bien peur? dit-il.”

L'éloquent orateur continue son discours au milieu des applaudissements de ses amis et des vociférations de ses adversaires. Il trouve d'admirables accents pour venger

le clergé et les catholiques alsaciens attaqués par les reptiles du Bloc; et il rend, par voie de comparaison, un magnifique hommage à notre clergé canadien, qui ne se serait pas attendu sans doute à recevoir un aussi solennel témoignage du haut de la tribune française:

“Aujourd’hui, s’est écrié M. Ribot, ce parti catholique alsacien, conduit par ses prêtres indépendants, réclame pour l’Alsace le droit de vivre avec ses traditions, avec ses amitiés, avec ses souvenirs. (Bruit à l’extrême gauche.)

“Qui d’entre nous aurait le courage de scruter l’âme de ces hommes qui ont souffert pour la France et qui aujourd’hui représentent encore les sympathies françaises en Alsace?

“Vous dites: “Ce sont des prêtres, ils ne peuvent pas être patriotes.” Vous n’avez jamais été de l’autre côté de l’Océan, dans ce Canada que nous avons perdu par nos fautes, et vous n’y avez pas vu le rôle que le clergé catholique y a joué: il a été le gardien des traditions et de la nationalité françaises. Ce rôle, le parti alsacien catholique veut le jouer en Alsace, et je m’attristé que dans une Chambre française on ne comprenne pas que c’est pour la France un devoir d’honneur de ne pas adresser, comme un écho de nos querelles intérieures, ces reproches amers à ces hommes qui ont été nos frères hier, qui ont souffert pour la France. (Vifs applaudissements au centre et à droite. — Bruit à gauche.)

“Je me demande avec angoisse quels échos auront de l’autre côté des Vosges nos tristes discussions. J’espère que l’Alsace, toujours fidèle, saura distinguer les vrais sentiments de la France au milieu de nos querelles passagères. (Applaudissements au centre et à droite.) Je lui envoie le salut de la France! (Vifs applaudissements répétés au centre et à droite. — Interruptions et bruit à gauche.)”

Mais le siège des blocards était fait. Sourds à l’éloquence et au patriotisme, ils ont voté pour approuver l’expulsion du député alsacien. M. Combes, voyez-vous,

avait prononcé des paroles magiques. Il avait dit: "M. Delsor et ses amis ne sont ni Alsaciens, ni Allemands, ni Français, ils sont simplement Romains! Et il avait terminé sa haineuse harangue en rappelant qu'il avait "engagé, à la tête d'une majorité républicaine fidèle une bataille décisive contre la réaction cléricale et nationale." Ce coup de clairon devait rallier les hésitants. Et M. Combes eut une majorité de 52 voix. Maintenant il pourra aborder, d'un cœur léger, la loi par laquelle il veut chasser de l'enseignement, à tous les degrés, les instituteurs et les institutrices congréganistes.

Avant que la Chambre commence à la discuter, les cardinaux Langénieux et Richard ont adressé au président Loubet une lettre conjointe pour protester contre l'œuvre de destruction qui s'accomplit. Leurs paroles sont empreintes d'une patriotique tristesse: "Nous avons peur, s'écrient-ils, nous ne pouvons le cacher, que la miséricorde de Dieu se fatigue et nous abandonne. Pour l'homme, responsable devant Dieu, il y a l'éternité, et tous nous y devons songer. Mais les peuples, comme tels, appartiennent au temps: Dieu les traite, en ce monde, comme ils méritent de l'être.—Comment ne pas craindre que la France, nation privilégiée entre toutes, si elle devient oublieuse de son passé, ne soit punie et pour ses propres fautes et pour le crime de ceux qui la tournent contre Dieu?"

"Nous avons peur, enfin — nous disons tout, car le temps est venu de tout dire — nous avons peur qu'entraînée hors de ses voies par ceux qui ont entrepris de la guider, la France ne trahisse sa vocation providentielle, et que, n'ayant plus de raison d'être, elle finisse, comme tant d'autres nations, dont l'histoire nous raconte la décadence et la ruine."

Son Eminence le cardinal Coullié a lui aussi adressé une lettre analogue au président. Mais ces princes de l'Eglise ne se font pas illusion. Ils ont écrit simplement pour ac-



complir un devoir, sachant d'avance que leurs représentations seraient non avenues et que la presse jacobine les couvrirait d'injures. Cela n'a point manqué. Ecoutez l'aimable *Lanterne*: "MM. Langénieux et Richard ne se contentent pas de proclamer le droit de l'Eglise à l'empoisonnement intellectuel de la jeunesse; ils osent affirmer que "la libre pensée n'a point de morale et qu'elle n'a d'autre principe que l'intérêt".

"Si peu que vaille la parole de deux hommes qui défendent en désespérés la cause du fanatisme et de l'absurdité, il est des injures qu'il faut relever."

L'*Action*, l'*Aurore*, le *Siècle*, le *Radical*, ne sont pas moins furibonds. Ils réclament des mesures de rigueur contre les éminents protestataires. Il est certain que ces lettres ont porté juste.

\* \* \*

La question du *Nobis nominavit* semble avoir reçu une solution. L'*Osservatore Romano* a publié le 23 janvier, le communiqué suivant:

"Le conflit relatif à la rédaction des bulles épiscopales, conflit soulevé par le gouvernement français, et dont la presse italienne et étrangère s'est occupée souvent avec peu de précision, a eu une solution favorable.

"Dans les bulles épiscopales pour la France, on lit de temps immémorial la phrase suivante:

"Cum vigore Concordatorum inter Apostolicam Sedem et Galliarum Gubernium jam pridem initorum, nominatio personæ idoneæ ipsi vacanti Ecclesiæ N... in episcopum præficiendæ Romano Pontifici pro tempore existenti faciendâ ad dilectum Nobis in Christo filium N..., hodiernum Gallicæ Reipublicæ Præsidentem modo pertineat et ipse dilectus filius Noster N... Præsides Nobis ad hoc" "per suas patentes litteras nominaverit te, etc." (1)

(1) En vertu des concordats intervenus entre le Siège apostolique et le gouvernement français, la nomination qui doit être faite au Pontife romain régnant, de la personne digne d'être préposée, en qualité d'évêque, à l'Eglise vacante de N..., appartenant à Notre cher fils dans le Christ N..., président actuel de la République française, et Notre cher fils N..., président vous ayant nommé à *Nous par ses lettres patentes*, etc.

“ Le gouvernement français demandait que le dernier *Nobis* fût supprimé, et de là vient le conflit du *Nobis nominavit*.

“ Le Saint-Siège ayant démontré la légitimité du *Nobis*, qui indique que la nomination présidentielle est, non pas une création d'évêque, mais une simple désignation de personnes au Pontife romain, le Saint-Siège a ajouté, dès le début du conflit, que, ne faisant pas de la chose une question de mots, il n'excluait pas l'examen d'une solution qui laisserait intacte la doctrine canonique et dogmatique susdite sur la nature de la nomination présidentielle.

“ Après un long échange d'idées, le gouvernement français a accepté une solution que le Saint-Siège avait proposée de sa propre initiative et qui, sans nullement blesser le privilège de nomination concédé au gouvernement en vertu du Concordat, conserve intacte et assure pour l'avenir l'expression de la doctrine canonique et dogmatique sus-indiquée.”

\* \* \*

Dans notre dernière chronique nous avons longuement entretenu nos lecteurs de l'abbé Loisy et de la condamnation de ses mauvais livres, en exprimant l'espoir que l'auteur censuré se soumettrait au jugement de Rome. Subséquentement, la *Semaine Religieuse* de Paris a publié la note suivante:

“ A la suite de la communication qui lui a été faite par le cardinal archevêque de Paris du décret du Saint-Office déférant à l'Index plusieurs de ses ouvrages, M. l'abbé Loisy, en date du 4 janvier, a écrit à Son Eminence pour lui annoncer sa soumission, dont il se propose d'informer lui-même la Sacrée-Congrégation. ”

Cette nouvelle était bien de nature à réjouir tous les enfants de l'Eglise. Mais presque aussitôt le *Temps* publia une information peu rassurante:

“ Nous croyons savoir que la lettre de l'abbé Loisy au cardinal Richard n'avait pas une signification aussi nette que l'indique la note de la *Semaine Religieuse*. Cette lettre, qui était un simple accusé de réception et qui n'était pas destinée, dans la pensée de son auteur, à fournir la matière d'une information publique, ne permettait pas de préjuger le sens des déclarations que l'abbé Loisy se propose de faire aux autorités romaines.”

On a pu se demander alors quel était le sens de ces déclarations. *L'Eclair*, qui se prétend bien informé, affirme que M. Loisy n'a donné qu'une adhésion “ purement disciplinaire ” au décret de condamnation, et qu'il a réservé expressément “ les droits de sa conscience et ses opinions d'historien. ” Ces vagues formules auraient paru insuffisantes et suspectes à Rome. Et le cardinal Richard, chargé de l'en informer, lui aurait demandé une rétraction pure et simple, complète et entière, entraînant la condamnation de sa méthode, le désaveu de ses livres, la cessation de ses cours en Sorbonne et la promesse de s'abstenir de toute publication qui n'aurait pas été préalablement soumise aux autorités ecclésiastiques. Nous ignorons jusqu'à quel point ceci est exact. Tous les vrais catholiques doivent faire des vœux pour que l'abbé Loisy donne à l'Eglise la satisfaction qu'elle a droit d'attendre de lui.

\* \* \*

M. Frédéric Masson, élu membre de l'Académie française, il y a plusieurs mois, a pris séance le 28 janvier dernier. C'est M. Brunetière qui l'a reçu. Tous deux ont eu un vif succès. Leurs discours, différents d'allure et de ton, sont des morceaux littéraires d'une rare saveur, un régal délicat pour les lecteurs comme ils l'ont été pour les auditeurs. L'espace nous manque pour analyser ces productions académiques. Nous nous bornerons donc à

deux citations. On sait que M. Frédéric Masson a été l'historien, ou mieux le biographe intime de Napoléon, qu'il a minutieusement étudié la vie privée du grand empereur, et que, par l'accumulation des détails sur ses habitudes, sur son tempérament, sur ses goûts, sur ses relations familiales, il a éclairé d'une lumière nouvelle sa physionomie historique. Voici comment le récipiendaire a lui-même caractérisé son œuvre :

“ Une œuvre qui n'est point terminée et qui ne le sera peut-être jamais vaut-elle d'être ainsi récompensée, alors que les polémiques qu'elle a suscitées ne sont point apaisées et que les critiques qu'elle mérite n'ont point encore été toutes formulées? Votre bienveillance s'est attachée à l'intention plus qu'au résultat; l'exposé qui vous en a été fait par ceux que je revendique pour mes maîtres et qui m'assistent encore aujourd'hui de leur amitié, vous a fait illusion et, si insuffisants que soient ces essais, vous vous êtes plu à accorder ses lettres de naturalité à une forme d'histoire qui, jusqu'ici, n'avait point obtenu votre suffrage: j'entends ce genre d'études qui, par tous les éléments d'information, les plus intimes et les plus secrets, s'emploie à reconstituer le physique et le moral d'un homme, à décrire le milieu où il a vécu et les décors qu'il a traversés, à rechercher la part qu'ont prise ses sensations et ses sentiments sur la formation de ses idées, à relever l'action que sa santé a exercée sur ses décisions et ses actes, à distinguer ce qui est de la nature, de l'éducation, de l'amour, de la famille, à mener enfin, sur un de ces être majeurs qui furent des conducteurs de l'humanité, une enquête aussi précise et aussi rapprochée de la vérité qu'il est possible.”

M. Brunetière, dans sa réponse, a rendu hommage aux travaux historiques de M. Masson. Mais en même temps, il a courtoisement relevé ce trait décoché par celui-ci, dans un de ses livres, à la grande histoire: “ Un temps

viendra où cette histoire qu'on a appelée la grande histoire, l'histoire des prétextes, qu'accompagne le récit dilué à l'infini de l'extérieur des événements, sera mise en doute." L'illustre critique a cru devoir relever cette boutade:

"Il ne faut abuser de rien, a-t-il dit, pas même de la "grande histoire", mais il ne faut pas non plus la nier. Elle a sa raison d'être, qui est, en faisant rentrer les histoires particulières, et même nationales, dans le plan de l'histoire universelle, de nous ramener au sentiment des destinées communes de l'humanité. Marathon, Actium, Poitiers, Lépante, Waterloo, ne sont pas seulement des noms de batailles, ce sont aussi des faits de l'histoire du monde. C'est à ce point de vue que "l'histoire appelée la grande histoire", se place pour les étudier; et ce point de vue n'est-il pas légitime? Si don Juan d'Autriche eût été vaincu dans les eaux de Lépante, que serait-il advenu de la chrétienté? C'est une question! Et permettez-moi de vous le demander, qu'a-t-elle de commun avec la question de savoir qui était don Juan d'Autriche, quel homme, de quelle origine, s'il tenait davantage de son père que de sa mère, quels goûts furent les siens, comment il a vécu, quelles femmes il a aimées, et combien il avait, à son chapeau, de plumes, ou dans sa garde-robe, de hauts-de-chausses et de pourpoints?"

D'un seul trait, M. Brunetière fait ici ressortir les écueils où peut s'échouer "la petite histoire", et venge "la grande histoire" des mépris injustes dont certains critiques font profession à son endroit.

La prochaine réception académique sera celle de M. René Bazin.

\* \* \*

Les dernières semaines ont vu disparaître au Canada et aux Etats-Unis, plusieurs personnalités éminentes. Mgr Gravel, évêque de Nicolet, est décédé le 28 janvier. Né

en 1838, il avait été ordonné prêtre en 1870, et sacré évêque en 1885. Il était doué d'une belle intelligence et comptait parmi nos meilleurs orateurs de la chaire. Sur le siège épiscopal de Nicolet, il fit preuve d'un zèle infatigable pour le progrès moral, intellectuel et matériel de son troupeau.

Notre monde littéraire vient de perdre une de ses illustrations dans la personne de l'abbé Raymond Casgrain, mort le 11 février courant, à l'âge de 72 ans. Nous ne saurions entreprendre ici de retracer sa carrière, ni d'apprécier son œuvre. L'une et l'autre mériteraient une étude spéciale, qui sera faite, nous l'espérons. Contentons-nous de dire que l'abbé Casgrain occupera une place considérable dans l'histoire de la littérature canadienne. Il débuta vers 1860, et depuis cette date son activité intellectuelle ne s'est jamais démentie, en dépit d'une maladie des yeux, qui finit par le rendre presque aveugle, épreuve qu'il accepta avec la plus admirable sérénité. Doué d'une imagination exubérante, après quelques légendes écrites dans un style très romantique, il se voua à des travaux historiques où sa faculté maîtresse est parfois trop accusée, mais dont il serait injuste de méconnaître la valeur. La " Vie de la Mère de l'Incarnation ", l' " Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec ", " Un pèlerinage au pays d'Évangéline ", " Montcalm et Lévis ", sont ses principales œuvres. La carrière de l'abbé Casgrain a été toute de labeur. Il a aimé son pays et en a raconté les gloires. Mais ce qu'il y a de plus beau dans sa vie, c'est la résignation vraiment sacerdotale avec laquelle il s'est soumis au mal cruel que Dieu lui avait envoyé, et le courage dont il a fait preuve en poursuivant ses études malgré ce pénible obstacle. Il a donné là un exemple de force morale et de vertu chrétienne digne de tous les éloges.

Le sénateur Hanna, mort le 15 février, était l'une des figures les plus marquantes de la politique américaine.

Il occupait une place prédominante dans les rangs du parti républicain. C'était une sorte de Warwick, un faiseur de présidents. M. MacKinley lui dut son élection, et M. Bryan sa défaite, en 1896.

M. Erastus Wiman, qui vient aussi de mourir, avait eu un moment de célébrité, lorsqu'il s'était posé comme le champion de l'union commerciale entre nous et nos voisins. Né au Canada, il s'était fait une position considérable dans le monde financier aux Etats-Unis. Mais, des revers de fortune assombrirent ses dernières années.

\* \* \*

La ville de Baltimore a été ravagée par un désastreux incendie, le 7 février courant. L'élément dévastateur a consumé des centaines et des centaines d'édifices. Soixante-quinze pâtés de bâtisses, couvrant 140 arpents en superficie, ont été réduits en cendre. Les pertes s'élèvent à plus de \$100,000,000. Chose extraordinaires, au milieu d'un aussi effroyable sinistre, on n'a eu à déplorer aucune perte de vie. C'est que la partie de Baltimore qui a été détruite n'était pas celle des résidences, et qu'elle renfermait surtout des entrepôts, des magasins, des banques et des bureaux.

\* \* \*

A Ottawa et à Québec, on se prépare actuellement pour les sessions fédérale et provinciale. L'une et l'autre s'ouvriront en mars. Plusieurs élections ont eu lieu récemment pour la chambre des Communes. La ville de Saint-Jean a élu un député de l'opposition en remplacement de l'honorable M. Blair, l'ex-ministre des chemins de fer.

*Thomas Chapais.*

Québec, 19 février 1904.

## NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

**La Vie et les Œuvres de Ballanche**, par C. Huet, Lauréat de l'Académie des Sciences morales, Professeur honoraire de l'Institut catholique de Paris. 1 vol. in-8, chez Emmanuel Vitte, Paris, 14, rue de l'Abbaye.

C. Huet s'est proposé de "faire arriver au public comme une émanation de cette belle âme, si pleine de parfums à peine soupçonnés." Nous devons ajouter qu'il a parfaitement réussi dans ce bon et beau livre qui nous arrive comme une éternelle du premier de l'an 1904.

**Impressions de Voyage**, par l'abbé Henri Cimon. 3 vol. in-32.

Instructif et intéressant récit d'un voyage de Québec à Rome. Pour donner à nos lecteurs une idée du charme qui s'attache à la lecture de ces volumes il suffit d'ouvrir les premières pages, nous lisons :

"La proue du navire fend sans secousse ni résistance les eaux du St-Laurent... Au golfe, l'onde plus pesante commence à soulever le monstre marin qui la sillonne, en attendant que l'Océan l'agite en tous sens.

"Ainsi en est-il de la vie. Le départ, c'est l'enfance, âge heureux où les passions sont ensevelies au fond de l'âme; vient ensuite la jeunesse avec ses tempêtes qui l'ébranlent fortement; puis les vagues se font grosses comme des montagnes dans cet abîme insondable qui s'appelle le cœur de l'homme.

"Cependant, sur la pleine mer ne se trouvent pas des plus grands périls. Tous les marins vous diront que, sous les ondes tranquilles du beau fleuve, sont cachés de nombreux récifs, des bancs de sable, occasion toujours renaissante de tristes naufrages. De même, les premières années de la vie sont trop souvent l'âge critique. Une parole perfide, cachée sous les dehors de l'amitié, renfermera quelquefois le venin qui empoisonne toute une existence. Aussi faut-il à la vertu trop confiante, pour l'empêcher de sombrer misérablement, un guide sûr et puissant; elle le trouvera dans la vigilance attentive d'une mère chrétienne, dans la surveillance éclairée de maîtres pieux et dévoués. Viennent ensuite les tempêtes de l'âge mûr qui semblent vouloir bouleverser jusqu'au plus intime de l'être; ne craignez pas, le danger est plus apparent que réel. Le caractère a été fortement trempé; il est en état de résister à toutes les secousses qui peuvent l'assaillir."

A chaque page le lecteur trouvera de belles descriptions accompagnées de comparaisons et de réflexions qui en doublent le charme.

**Lettres d'une Française et d'une chrétienne**, par T. V. Delaporte, brochure in-12, chez A. Taffin-Lefort, 30, rue des Saints-Pères, à Paris. Cette plaquette est extraite des **Etudes** et a trait à la correspondance de madame Julie Lavergne.

**L'Annuaire-Almanach de l'Action populaire 1904**. Un volume de 36 pages in-8.

Sans prétendre être complet dans une matière infinie, *l'Annuaire-Almanach de l'Action Populaire* s'est proposé de faire connaître dans ses idées généra-



trices et dans ses applications les plus fécondes ou parfois les plus modestes, le *grand mouvement économique et social*, qui s'impose à l'attention de tous les esprits. Il a réussi à mettre, au milieu de travaux parfois arides, de l'ordre, une vivante logique, et cette lumière qui, touchant les points les plus difficiles tout au moins d'un rayon, est comme la joie de l'intelligence. Nous le recommandons chaudement à nos lecteurs.

**Souvenir des fêtes du centenaire** du Séminaire de Nicolet 1803-1903. Récit des fêtes, adresses, discours, poésies, etc., par J.-E. Prince, avocat, docteur en droit, professeur à la faculté de droit de l'Université Laval. 1 vol. in-8, imprimerie Edouard Marcotte, 82, rue Saint-Pierre, Québec.

Ce recueil de souvenirs des belles fêtes de Nicolet est très bien fait sous tous les rapports. Il est illustré d'une vue du séminaire, tel qu'il est aujourd'hui et d'une autre de la *chapelle-monument du centenaire*. C'est un précieux souvenir pour tous ceux qui ont passé par cette excellente maison d'éducation, mais il est aussi excessivement intéressant pour tout le monde et nous félicitons M. Prince de la bonne pensée qu'il a eue de doter notre littérature d'un si beau livre qui devra figurer sur les rayons de toute bibliothèque canadienne.

**L'Oublié**, par Laure Conan, troisième édition. Librairie Beauchemin, Montréal.

Nos lecteurs connaissent ce roman, en ayant eu la primeur; mais nous aimons à constater son succès ininterrompu, en citant deux extraits de revues de Paris où il est justement apprécié.

Dans son rapport lu à la séance annuelle de l'Académie française, M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel, a réuni dans un même hommage les lauréats que l'Académie est allée chercher hors de France pour les couronner.

"Il est impossible, a-t-il dit, que nous ne soyons pas touchés de cet hommage rendu de si loin à notre littérature: la langue de notre pays prend un charme particulier quand nous l'entendons sonner hors de nos frontières. A ce propos, permettez-nous de rappeler que, parmi les romans que nous couronnons il en est un qui nous arrive en droiture de Québec (*L'Oublié* de Madame Laure Conan.)

(PARIS-CANADA.)

**L'oublié**, par Mme Laure Conan. 1 vol. in-12, à la Librairie Beauchemin à Montréal.

"Un prix de l'Académie vient de récompenser très justement cette œuvre d'un romancier féminin qui là-bas près de Québec, sur le St-Laurent, prête une oreille attentive aux glorieux échos de notre histoire coloniale; ce n'est pas qu'on la sache la moins belle partie de l'histoire de France. Les premiers romans de Mme Laure Conan, *Angéline de Montbrun* — *A l'œuvre et à l'épreuve*, annoncent les mêmes qualités sobres et délicates qui se retrouvent dans *L'Oublié*; mais ici elles s'appliquent à un sujet particulièrement bien choisi. L'héroïsme du major Lambert Closse et ses courts-amours sont racontés avec une émotion contenue qui se communique au lecteur, étonné d'abord, puis remué au fond de l'âme par l'intensité religieuse de ce "roman de chevalerie chrétienne", comme l'historien protestant Parkman appelait la naissance de Montréal au milieu des sanglantes pérépities de la guerre contre les Iroquois. Si austère qu'elle soit, l'idylle qui s'y rattache ne manque ni de poésie, ni de grandeur.

(REVUE DES DEUX MONDES.)

A. L.